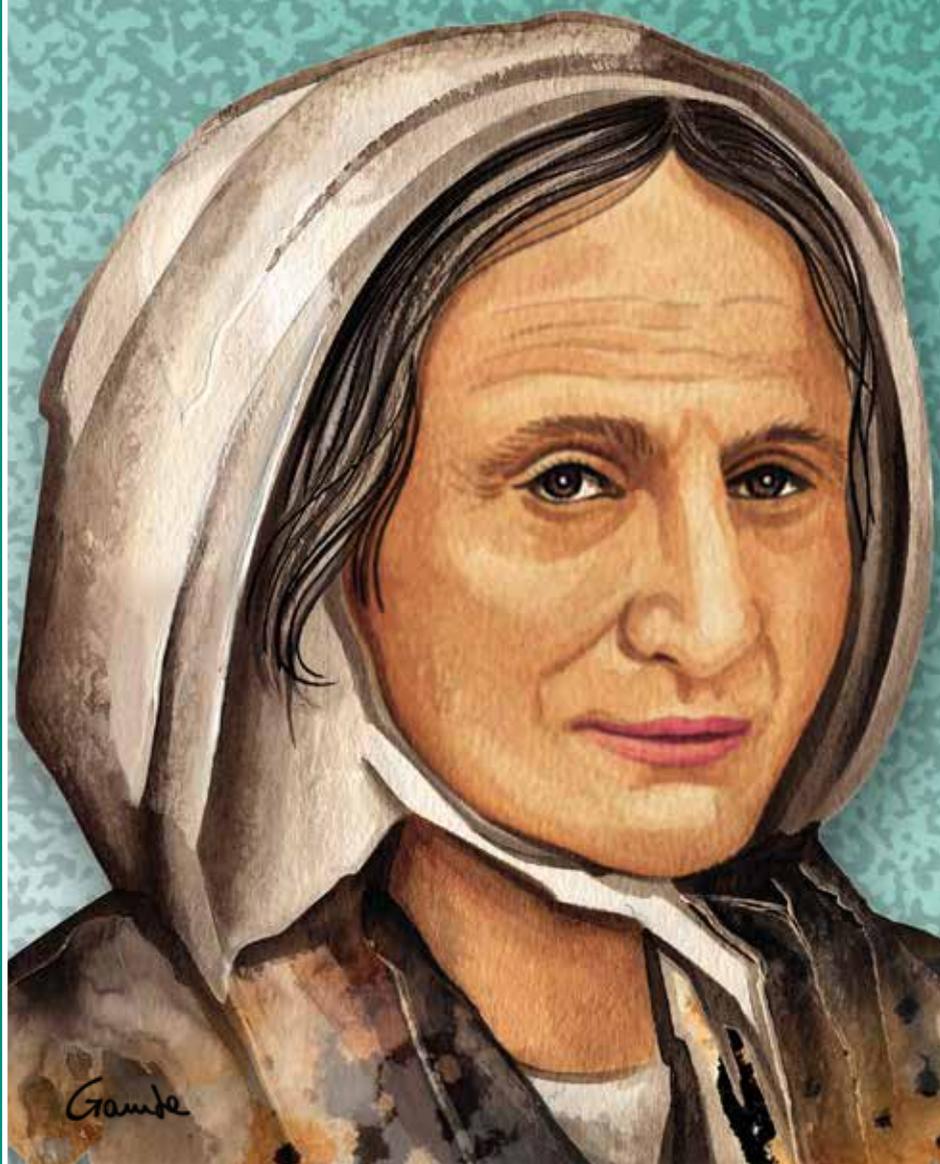


Marguerite

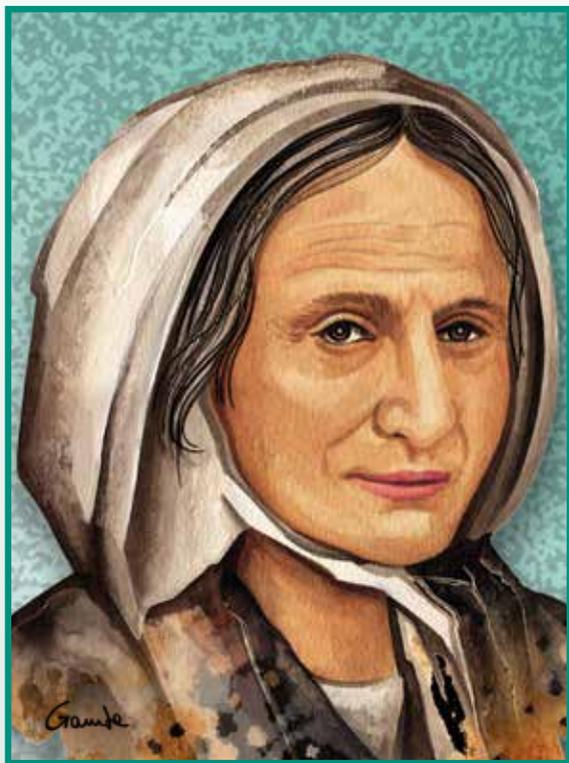
La maman de Don Bosco



Parlez-moi de Dieu N. 17

Marguerite

La maman de Don Bosco



Par Don Ferdinando Colombo

Traduction: Lucia COSTANTINO et Marie-José KANDEL



**SACRO
CUORE**

**Association de l'Œuvre
Salésienne du Sacré Cœur** Bologne

Nos remerciements pour la mise à disposition gratuite des images:
à Umberto Gamba, pour les pages de couverture.
à Arianna Ambrosi, pour les illustrations.

Nos remerciements pour les textes que nous avons retravaillés librement:
à Aldo Giraudo, Teresio Bosco, Antonio Maria Sicari, Colette Schaumont.

A noter:

Avec la publication de cette biographie, nous ne voulons en aucun cas anticiper les orientations définitives de l'Église.

Il va de soi que nous nous soumettrons à ses décisions officielles.

Pour des informations et des remarques merci de vous adresser à:
Don Pierluigi Cameroni - postulazione@sdb.org

Edition non commerciale

L'édition française a été éditée par:
Association des Salésiens Coopérateurs de France
Maison Provinciale
393 bis rue des Pyrénées
F - 75020 PARIS
www.don-bosco.net



Association Salésienne **Œuvre du Sacré Cœur** Bologne

Via Matteotti, 25 int. - 40129 Bologna (Bo)
Tél. 051.41.51.766 - Fax 051.41.51.777
operasal@sacrocuore-bologna.it - www.sacrocuore-bologna.it
Compte courant postal n.708404 - Code fiscal 92041480374
Edition insérée - année XXI - N. 4 Juin 2015

Avec l'approbation ecclésiastique:

Directeur et éditeur responsable: Don Ferdinando Colombo

Design graphique: A. Pincirolì - AP graphique et publicité, Busto A. (VA)

Omega Graphics - Bologna - omegagraphicsbologna@gmail.com

Imprimeur: Mediagraf spa - Noventa Padovana (PD)

Auteur de la Trib. de Bo 15 - 06 - 1995 n.6451 - Poste italienne SPA

Expédition dans A.P. - D.L. 353/2003

(conv. dans L. 27/02/2004 n.46) Art.1 virgule 1 - D.C.B. Bologne

PRÉFACE

Grand Don Bosco, mais tout aussi grande Maman Marguerite qui a accompagné sa croissance en lui forgeant le caractère, en lui instillant les germes de la foi, en lui ouvrant des horizons que l'Esprit Saint a ensuite concrétisé comme don à l'église et à l'humanité entière.

Pour célébrer le bicentenaire de la naissance de Don Bosco j'ai saisi l'opportunité de fixer le regard sur la source de laquelle a jailli cette richesse de charité pédagogique qui a fait de Don Bosco le père et maître de la jeunesse.

En ce temps de préparation au grand Synode sur la famille, pendant que la société autour de nous vise "à transformer les gens en choses, en écrasant l'institution familiale, isolant l'individu, exaltant la culture du déchet et en rendant les plus faibles, en particulier les enfants et les femmes, en objets d'achat et de vente", l'exemple de la famille de Don Bosco et en particulier le courage de Maman Marguerite qui en décidant d'épouser un veuf avec un fils et une mère à charge, est lumière indispensable pour les consciences chrétiennes.

Une fois veuve, le caractère volontaire qui la caractérisait et les capacités de travail dans la gestion des affaires qu'elle démontrait, lui auraient permis facilement de trouver un époux. Mais le sens de sa responsabilité éducative envers ses enfants, qui auraient dû être abandonnés entre les mains d'un tuteur, a déterminé sa décision de ne pas se remarier, consciente que cela doublerait le poids du travail et les responsabilités qui reposeraient sur ses seules épaules.

Ces merveilleux traits de son caractère et sa vie de foi, nous les retrouverons bien enracinés chez le petit Jean Bosco, qui devenu prêtre les proposera à ses collaborateurs et les fera adopter comme style de vie pour ses Salésiens.

Mais aujourd'hui nous voulons montrer Maman Marguerite comme un exemple simple et lumineux de sainteté laïque: Dieu, grand, providentiel, paternel, exigeant, toujours à la première place en chaque décision à prendre; la prière dite dans les moments significatifs de la journée comme le sel qui donne un goût de ciel à la répétitivité des obligations humaines; la charité qui se prive du nécessaire pour pouvoir le partager avec tous ceux qui sont dans le besoin; le pardon, accordé à tous, pour être enfants de notre Père qui fait lever le soleil sur les bons et les mauvais et qui nous pardonne toujours pour nous rendre capables de pardonner aux autres; une tendre dévotion à Marie s'imprimera à jamais dans le cœur de Jean; Jésus crucifié comme la référence pour évaluer les sacrifices que nous demande la vie et pour se souvenir que si nous voulons arriver à la résurrection, le passage du calvaire est obligatoire.

Prions-la, invoquons-la, demandons-lui d'intervenir au sein de nos familles, d'inspirer nos choix éducatifs. Nous rappelons qu'elle a été la première Coopératrice de Don Bosco et invoquons-la aujourd'hui aussi dans notre travail éducatif. En ayant été déclarée Vénérable nous devons la prier intensément afin que par son intercession un miracle puisse être reconnu, et qu'ainsi elle soit proclamée Bienheureuse et Sainte.

Bonne lecture

Don Ferdinando Colombo



La biographie qui suit s'appuie parfois sur ces sources, dont nous remercions les auteurs et les éditeurs:

1. Memorie dell'Oratorio di San Francesco di Sales dal 1815 al 1855, publié par LAS – Roma 2011. Par Aldo Giraud.
2. San Giovanni Bosco, Memorie, transcrites en langue courante par Teresio Bosco. Elledici, Torino, 1986.
3. Vita di Mamma Margherita de Antonio Maria Sicari, dans le septième grand livre des Portraits de Saints, Jaka Book 2006.
4. Colette Schaumont, Da mihi animas, Elledici, Torino, 2012.



PREMIER CHAPITRE

Une famille simple

L'histoire de Maman Marguerite débute le 1er Avril 1788 à Capriglio un petit village de 338 habitants, dans la Province de Turin à 17km de Chieri, entouré de vignobles et de vertes collines.

A la fin du 18ème siècle, l'Europe entière fut bouleversée par la révolution française avec son cortège tragique de persécutions antichrétiennes, puis par les guerres napoléoniennes, et les nombreux conflits entre l'Eglise et l'Empire. Le Piémont était alors particulièrement disputé entre Autrichiens et Français, qui le dévastaient, en appauvrissant de plus en plus la population paysanne, subissant des maraudages continus, des réquisitions forcées de jeunes et de marchandises, des taxes exorbitantes, les renchérissements du grain et du pain, les tumultes et vols, la sécheresse, les épidémies, les famines...

Le Piémont est une région vallonnée du Nord de l'Italie, avec un climat plutôt rude: des hivers très froids avec d'abondantes chutes de neige, des étés torrides. C'est une région essentiellement agricole. En ces temps-là l'industrialisation, qui ailleurs en Europe est déjà en pleine expansion, n'a pas encore de solides racines dans le Nord de l'Italie. La plupart des entreprises agricoles sont de petite taille. Ce sont des entreprises mixtes: elles cultivent la vigne, le blé, les légumes et élèvent un peu de bétail.

Les familles paysannes réussissent tant bien que mal à produire pour leur propre besoin, en essayant aussi de mettre un peu de côté pour les temps difficiles.

François Bosco

François Bosco (1783-1817), père de Jean, est aussi agriculteur. Il a pris en location une petite ferme de la riche famille Biglione. La vie des paysans, salariés, locataires ou propriétaires n'est pas très différente de la vie de leurs aïeux médiévaux.

Les conditions de vie sont très primitives, les méthodes pour cultiver la terre sont désuètes et nécessitent beaucoup de main-d'œuvre. Les périodes de sécheresses et de guerres constituent de graves menaces pour leurs misérables réserves et causent régulièrement de grandes famines. Les dures circonstances de la vie et le manque d'hygiène réduisent sensiblement l'espérance de vie. Ceci entraîne une mortalité infantile élevée. Pour la famille de François Bosco les choses ne se présentent guère différemment.

En 1810 décède le deuxième enfant, Thérèse Marie, âgée de deux jours à peine. Un an plus tard, à seulement vingt-sept ans, décède aussi son épouse, Marguerite Cagliero. François est donc seul avec son enfant de trois ans, Antoine.

Un mariage courageux

Tâchons à présent de représenter une scène qui s'est vraiment produite en juin 1812: un carrosse traverse à vive allure les collines piémontaises en direction de Fontainebleau; c'est le pape Pie VII prisonnier de Napoléon.

Que pouvaient penser les paysans, ancrés dans une tradition chrétienne antique, d'un tel évènement, sinon que le monde est en train de s'approcher dangereusement de sa ruine définitive? Et pourtant, pendant ce temps-là, deux «justes» contractaient mariage et donnaient vie à une nouvelle famille: François Bosco et Marguerite Occhiena.

Nous les nommons «justes» non pas qu'ils fussent particulièrement vertueux, ou seulement parce qu'ils auraient élevé un fils comme St. Jean Bosco (éducateur de générations entières pour les siècles sui-

vants) mais parce que ce mariage avait déjà en soi quelque chose de fort et de véridique.

Pour cette époque-là l'âge des époux était particulièrement élevé, mais la jeune Occhiena, de vingt-quatre ans n'avait jamais montré cette hâte de se marier qui était une caractéristique des filles de ce temps-là.

Elle s'était plutôt montrée réticente: elle était belle, sage, vouée aux travaux de la maison, et toujours occupée à la ferme, dans le potager et au poulailler. Son premier biographe la définit ainsi: «droite dans sa conscience, dans ses affections, dans ses pensées, sûre dans ses jugements concernant les hommes et les choses, sans fioritures, au franc-parler; elle ne savait pas ce qu'était hésiter ou craindre».

Marguerite Occhiena

C'était une pauvre paysanne analphabète (elle n'apprendra jamais ni à lire ni à écrire) et toutefois elle se révélera une parfaite éducatrice, capable d'assimiler tout ce qu'elle écoute et apprend, et de le transmettre avec l'intelligence du cœur et avec la vivacité de la parole.

François Bosco était au contraire, un jeune veuf de vingt-sept ans, travailleur et bon, avec un enfant de quatre ans, Antoine, et une mère âgée et paralytique.

Voilà pourquoi j'ai parlé d'un mariage entre deux "justes"; Marguerite accepta volontiers d'entrer dans une maison où elle deviendra aussitôt – dans un unique don de soi – épouse, mère et fille. Bien que travailleuse elle était pauvre: de ses 150 Lires de dote – prévu par la loi – elle ne pouvait en obtenir que 22; mais elle était si aimée dans sa famille d'origine que l'un de ses frères était prêt à compléter la somme nécessaire en lui offrant gratuitement deux saisons de travaux des champs. François Bosco possédait un peu de terre et trois ou quatre vaches dans l'étable, et il était fermier chez des gens nobles.

Une épouse généreuse

La famille s'agrandît bientôt: deux autres enfants naquirent: Joseph (1813) et Jean (1815) et il y avait en outre deux autres garçons pour le travail des champs: en tout Marguerite devait prendre soin de sept personnes. Les relations avec la belle-mère paralytique étaient empreintes de révérence, facilité par le fait qu'elle était une femme très douce et délicate, le genre de vieille paysanne, sage et discrète. Le respect de la jeune bru émergeait de mille détails: en tenant compte de son avis, en exigeant un respect absolu de la part de ses enfants envers leur grand-mère, dans le soin de la préparation des repas en pensant à sa santé et à ses goûts, en revenant toujours du marché avec un petit objet qui pourrait lui faire plaisir... Que les relations devaient être absolument identiques à celles pratiquées entre mère et fille était pour Marguerite une évidence, dans le respect de la tradition d'un certain matriarcat qui se transmettait dans les familles paysannes de l'époque.

Dans la maison, même s'il n'y avait pas le bien-être, il y avait quand même le nécessaire: quatre vaches et deux bœufs dans l'étable, et une petite propriété.

François réussit à acheter une bâtisse délabrée, appelée "la crotta" qui servait de débarras pour les outils et d'étable.

Une veuve courageuse

Mais la sécheresse et la famine des années 1816-17 arrivèrent, et l'effondrement des récoltes. Une chronique de l'époque relatait: «Les populations, exténuées et misérables allaient en pèlerinage de sanctuaire en sanctuaire, pieds nus, avec des chaînes au cou, des croix très lourdes sur les épaules, demandant miséricorde. De retour chez eux, rendus fous par la misère, découvrant parfois au milieu des champs l'une ou l'autre ferme à l'aspect aisé, ils se traînaient là, et à genoux demandaient la charité d'une voix faible». Et parfois, dans les champs on

trouvait des morts avec la bouche encore pleine d'herbe qu'ils avaient tenté de mâcher.

La famille Bosco était habituée à subvenir aux pauvres, mais cela pris fin en mai 1817, lorsque François fut victime d'une pneumonie, maladie implacable à l'époque.

Des années plus tard, Marguerite racontera que, dans les derniers instants, son époux l'avait appelée à son chevet et il lui avait dit *«Vois la belle grâce que le Seigneur me fait. Il m'appelle à Lui aujourd'hui vendredi, jour du souvenir de la mort de notre Divin Rédempteur, et exactement à la même heure où Il mourut sur la croix, et au même âge»*.

Malheureusement, François était mort juste au moment où il avait fait d'importants achats, afin d'améliorer les conditions économiques de la famille, mais en contractant quelques dettes. Les créanciers furent féroces, et Marguerite dut faire front en travaillant aux champs, et en tuant les bêtes de l'étable pour pouvoir nourrir ses enfants. La famille dut abandonner la maison de la ferme, et fut contrainte de vivre dans la cabane qui servait à ranger les outils, qui était leur propriété. Malgré la fatigue et les charges énormes et multiples pour une femme seule avec trois enfants et une belle-mère paralytique, elle réussit à soustraire sa maison du spectre de la famine, et à garantir aux enfants l'éducation nécessaire.

Giovannino (petit Jean): une enfance très précaire

En juin 1815, peu avant la naissance de Jean Bosco, la bataille de Waterloo met fin à l'empire de Napoléon. Les frontières des pays sont redessinées à nouveau à l'intérieur de l'Europe. La péninsule italienne revient à être à nouveau un morcellement de duchés, de petits royaumes et de villes.

La région du Piémont est intégrée au royaume de Sardaigne et la maison royale des Savoie, avec la nomination du roi Vittorio Emmanuel 1er, peut à nouveau occuper le trône. Mais l'équilibre imposé ne sera pas de

longue durée. La pensée révolutionnaire «Liberté, Egalité, Fraternité» s'est propagée partout et s'est installée dans l'esprit de beaucoup de personnes politiquement engagées. En Europe grandit aussi le nationalisme. Dans les décennies suivantes tout cela provoquera révoltes, guerres, révolutions et conduira finalement à l'unification de l'Etat italien.

Tous ces mouvements européens ont, initialement, une répercussion assez faible sur la population paysanne du Piémont. Seulement de temps à autre leur vie est perturbée par des groupes de militaires vagabonds, ou par des périodes de famines dues aux guerres et aux réformes de l'Etat.

Après la mort de son mari, Marguerite Occhiena ne peut plus continuer à habiter dans la ferme que son mari avait louée. En Novembre 1817 elle emménage dans la petite maisonnette apprêtée hâtivement que son mari lui avait laissée ainsi qu'à ses enfants. La belle mère et trois enfants – l'enfant de son mari Antoine (neuf ans) les deux enfants Joseph (quatre ans) et Jean (deux ans) – accompagnent la mère. Dans le testament l'héritage de l'époux est estimé à 1.331 Lires, mais il reste à payer 446 Lires de dettes.

La jeune veuve de vingt-sept ans se trouve seule face à une tâche immense. Elle doit pourvoir à la subsistance de la famille en travaillant sur les terres achetées par son mari et devenues à présent leur propriété. Heureusement entre les familles qui habitent le hameau des Becchi existe une grande solidarité. Les membres de sa famille lui viennent aussi en aide.

Les adversités pourtant continuent à arriver. En 1818, un an après la mort du mari, décède aussi la maman de Marguerite: Domenica Bossoni. Entre 1816 et 1818 une période de longue sécheresse et de famine compromet par la suite la situation financière précaire de Marguerite qui se trouve au bord de la faillite.

«Ma mère me racontait plusieurs fois, qu'elle donnait de la nourriture à la famille, tant qu'elle en eut» note Don Bosco plus tard dans ses mémoires.

La situation l'oblige parfois à prendre des mesures énergiques. Pour les paysans de ce temps-là l'élevage d'un veau était un gage d'investissement pour le futur. Tuer le veau voulait donc dire compromettre l'avenir. Lorsqu'à un moment donné il ne fut plus possible d'acheter de la nourriture au marché, Marguerite va à l'étable et, avec l'aide d'un voisin, tue le veau. Des épisodes de ce genre démontrent clairement comment cette femme avec un esprit de décision et de confiance en Dieu, résiste aux adversités et, lorsqu'il le faut, réussit à prendre des décisions drastiques.

En ce temps-là, il n'était pas normal qu'une jeune femme veuve reste seule et pourvoie au maintien de sa famille. Les veuves sont parmi les personnes les plus vulnérables de la société. Se remarier était la seule façon de se soustraire à la pauvreté et à la misère.

Mais la veuve qui se remarie, pour empêcher que ses enfants aussi aient droit à l'héritage, ne peut les emmener dans la maison du nouveau mari, mais doit les mettre sous la tutelle d'un membre de sa famille.

Marguerite Occhiena aussi reçoit l'invitation de se remarier, mais elle refuse d'abandonner ses propres enfants et de les faire éduquer par d'autres. Bien consciente du sacrifice que cette décision impliquait pour elle, elle entreprend la lutte quotidienne pour gagner un morceau de pain.

Son courage et sa force de caractère seront pour Don Bosco source de référence pour toute sa vie. Ils produiront chez lui la même combinaison de décision et de confiance en Dieu.

Famiglia
Bosco



DEUXIÈME CHAPITRE

Mémoires de l'Oratoire de Don Bosco

Entre en scène Don Bosco qui raconte sa vie: c'est en 1873 que Don Bosco va encore une fois à l'audience du Pape Pie IX qui lui ordonne d'écrire, par obéissance, l'histoire de sa vie "parce que cela fera du bien à tes fils".

Dans les archives nous conservons trois gros cahiers manuscrits que Don Bosco intitule "Mémoires de l'oratoire de 1815 à 1855".

Ils sont restés inédits par la volonté de Don Bosco lui-même, mais un de ses historiens, Don Eugenio Ceria en 1946, décida providentiellement de les publier intégralement dans un italien du 18ème siècle, employé par Don Bosco lui-même.

En 1985 Teresio Bosco prit soin d'en faire une édition très bien faite, retouchant l'italien afin qu'il soit plus compréhensible au lecteur d'aujourd'hui. Pour parler de Maman Marguerite, indubitablement nous puiserons aux souvenirs de son fils et dans ce chapitre nous rapporterons textuellement ces mémoires.

L'histoire de Don Bosco commence aux Becchi, un hameau de la bourgade Morialdo, qui fait partie de la commune de Castelnuovo Don Bosco, ainsi dénommée aujourd'hui.

Papa et maman étaient paysans

Je suis né le jour où l'on fête l'Assomption. C'était en 1815. Je vis le jour à Morialdo, bourgade de Castelnuovo d'Asti. Mon père s'appelait François, ma mère Marguerite Occhiena. Ils étaient paysans. Ils gagnaient honnêtement le pain de leur vie par le travail. Ils vivaient en évitant toute dépense inutile. Mon père, par le seul travail de ses mains, faisait vivre sa mère de soixante-dix ans, souffrant de vieillesse, ainsi que nous, ses trois fils. L'aîné était Antoine, qu'il avait eu de son premier mariage, le second s'appelait Joseph, le plus jeune c'était moi, Jean. Nous vivions dans notre maison avec deux ouvriers, qui aidaient mon père aux travaux des champs.

La fièvre emporta papa

Je n'avais pas encore deux ans, quand Dieu miséricordieux nous toucha d'un grave malheur. Mon père était à la fleur de l'âge et plein de force, et il portait le souci de nous donner une bonne éducation chrétienne. Un jour, en revenant du travail, moite de sueur, il descendit sans réfléchir dans la cave souterraine et froide. Il fut pris d'une fièvre violente, symptôme d'une grave pneumonie. Tout soin fut inutile. En peu de jours la maladie le brisa. Aux dernières heures, il reçut les saints sacrements et recommanda à ma mère d'avoir confiance en Dieu. Il cessa de vivre à l'âge de trente-quatre ans.

C'était le 12 Mai 1817. De ces jours-là j'ai un seul souvenir, le premier souvenir de ma vie: tout le monde sortait de la chambre à coucher où mon papa s'était éteint, mais moi je ne voulais pas les suivre. Ma mère me disait:

- Viens Jean, viens avec moi.*
- Si papa ne vient pas, je ne viens pas - ai-je répondu.*
- Pauvre enfant, tu n'as plus de papa.*

En disant cela, maman éclata en sanglots, elle me prit la main et m'emmena dehors. Moi aussi je pleurais, mais seulement parce que je la voyais pleurer. A cause de l'âge, je ne pouvais comprendre quel grand malheur fût la perte de mon père. Cet événement jeta toute la famille dans la consternation.

La faim de cette année maudite

Les personnes qui devaient survivre étaient cinq, et juste cette année-là les récoltes étaient perdues à cause d'une terrible sécheresse. Les denrées alimentaires grimpaient à des prix exorbitants. On dut payer jusqu'à vingt-cinq Lires pour une mesure de grains (=23 litres) et seize Lires pour une de maïs. Des personnes qui se souvenaient de ces temps-là, me racontaient que les pauvres quémandaient une poignée de son, pour rendre plus consistante la maigre soupe de pois ou de haricots. On trouvait des mendiants morts dans les prés, avec la bouche pleine d'herbe: la dernière ressource avec laquelle ils cherchaient à se nourrir.

Ma mère me racontait plusieurs fois qu'elle nourrissait la famille allant jusqu'au bout des réserves. Puis elle ramassa l'argent qu'elle avait à la maison et le donna à un voisin, Bernardo Cavallo, afin qu'il puisse nous procurer des vivres. C'était notre ami; il allait aux différents marchés, mais sans résultat. Même en offrant des prix exorbitants, il ne réussissait pas à acheter quoi que ce soit.

Nous l'attendions avec impatience. Il arriva le soir du deuxième jour, mais les mains vides. Je me souviens que nous éprouvâmes une grande frayeur, car déjà ce jour-là nous n'avions presque rien mangé. Ma mère essaya même à aller toquer aux maisons voisines, pour emprunter quelque chose, mais personne n'était en mesure de nous aider. Alors sans perdre courage elle nous dit:

- Papa, en mourant, me dit d'avoir confiance en Dieu. Donc agenouillons-nous et prions.

Après une brève prière elle se leva et dit encore:

- Dans les situations extrêmes on doit employer des remèdes extrêmes. Avec l'aide de Bernardo Cavallo elle alla dans l'étable, tua un veau, elle en fit vite cuire une partie et nous donna à manger. Nous étions affamés jusqu'à l'épuisement. Les jours suivants elle réussit à faire parvenir du grain de pays lointains, à un prix très élevé.

Une étrange proposition pour maman

En cette très dure année, ma mère souffrait et fatiguait beaucoup. Au prix d'un travail sans relâche, d'une parcimonie continue, d'une épargne poussée jusqu'au centime, et quelque aide vraiment providentielle, nous réussîmes à dépasser la crise. Ces faits m'ont été racontés plusieurs fois par ma mère, et confirmés par des parents et amis.

Passé ce terrible moment et le retour de l'économie domestique à un meilleur bilan, ma mère reçut la proposition de se remarier de manière très avantageuse. Mais elle répondit avec un constant refus.

- Dieu m'a donné un mari et il me l'a enlevé. En mourant il m'a confié trois enfants et je serais une mère cruelle si je les oubliais au moment où ils ont le plus besoin de moi.

Il faut savoir que ses enfants auraient été confiés à un bon tuteur, qui en aurait pris grand soin. Cette femme généreuse répondit:

- Le tuteur est un ami, moi je suis la mère de mes enfants, je ne les abandonnerai jamais, même pour tout l'or du monde.

Sa grande préoccupation était: instruire ses enfants dans la religion, les éduquer à l'obéissance, les élever sans peur de la fatigue et du travail.

La première confession

Quand j'étais encore petit, elle m'a appris les premières prières. A peine étais-je capable de m'associer à mes frères, elle me faisait agenouiller avec eux matin et soir: nous récitons ensemble les prières et la troisième partie du rosaire. Je me souviens que ce fut elle qui me préparait à la première confession. Elle m'accompagna à l'église, se confessa en premier et me recommanda au confesseur, ensuite elle m'aida à faire les remerciements. Elle continuait à m'aider jusqu'au moment où elle me crut capable de faire seul une digne confession.

Lire, écrire et travailler

En attendant j'étais arrivé à ma neuvième année. Ma mère désirait m'envoyer à l'école, mais elle hésitait à cause de la distance. Le village de Castelnuovo était distant de cinq kilomètres. Elle pensa m'envoyer au collège, mais Antoine (16 ans) n'était pas d'accord. Cela finit par un compromis: pendant l'hiver je fréquentais l'école de Capriglio, un village voisin où j'ai appris à lire et à écrire. Mon maître était un prêtre très pieux, Don Giuseppe Dallacqua. Il me traitait avec beaucoup de gentillesse, prit à cœur mon instruction et plus encore, mon éducation chrétienne. En été, pour faire plaisir à mon frère, j'allais travailler à la campagne.

Un songe qui ouvre grand la vie

A cet âge-là je fis un songe. Toute ma vie il est resté profondément imprimé dans mon esprit. Il me semblait être près de la maison, dans une cour très vaste, où un grand nombre de garçons s'amusaient. Certains riaient, d'autres jouaient, beaucoup blasphémaient. A entendre les jurons, je m'élançais au milieu d'eux. Je cherchais à les faire taire en employant mes poings et des mots. A cet instant apparut un homme majestueux, noblement vêtu. Un manteau blanc couvrait toute sa personne. Le visage était si lumineux que je ne réussissais pas à le regarder. Il m'appela par mon nom et m'ordonna de me placer à la tête de ces garçons. Puis ajouta:

- *Tu devras t'en faire tes amis avec de la bonté et de la charité, pas en les frappant. Va, parle, explique-leurs que le péché est une mauvaise chose, et que l'amitié avec le Seigneur est un bien précieux.*

Confus et effrayé je répondis que j'étais un garçon pauvre et ignorant, que je n'étais pas capable de parler de religion à ces garnements.

A cet instant les garçons cessèrent les bagarres, les chahuts et les jurons, et ils se regroupèrent tout autour de celui qui parlait. Presque sans savoir ce que je disais je lui demandais:

- *Qui êtes-vous, pour me commander des choses impossibles?*
- *Justement parce que ces choses te semblent impossibles -répond - il*

que tu devras les rendre possibles avec l'obéissance et en acquérant la science.

- Comment pourrais-je acquérir la science?
- Je te donnerai la maîtresse. Sous son guide on devient des savants, mais sans elle, même celui qui sait devient un pauvre ignorant.
- Mais qui êtes-vous?
- Je suis le fils de celle que ta mère t'a appris à saluer trois fois par jour.
- Maman me dit toujours de ne pas rester avec ceux que je ne connais pas, sans sa permission. Pour cette raison dites-moi votre nom.
- Mon nom, demandes - le à ma mère.

A cet instant j'ai vu près de lui une dame majestueuse, vêtue d'un manteau qui resplendissait de toutes parts, comme si dans chaque point il y avait une étoile lumineuse. Me voyant de plus en plus confus, il me fit signe de m'approcher d'elle et avec bonté elle me prit par la main et me dit:

- Regarde.

Je regardais, et je me rendis compte que les garçons avaient tous disparu. A leur place il y avait une multitude de chèvres, de chiens, de chats, d'ours et autres animaux. La dame majestueuse me dit:

- Voici ton champs, voici où tu dois travailler. Deviens humble, fort et robuste, et ce que tu vois arriver à ces animaux, tu devras le faire pour mes enfants.

Je regardais encore, et voici qu'à la place d'animaux féroces, apparurent de doux agneaux qui sautillaient, couraient, bêlaient et faisaient la fête autour de cet homme et de cette dame.

A ce moment dans le songe, je me mis à pleurer. Je dis à la dame que je ne comprenais pas toutes ces choses. Alors elle posa une main sur ma tête et me dit:

- En son temps, tu comprendras tout.

A peine avait-elle dit ces mots qu'un bruit me réveilla. Tout avait disparu. Je restais ébahi. J'avais l'impression d'avoir mal aux mains par les coups de poings que j'avais donnés, et que le visage me brûlait par les gifles reçues.

Chef de brigands?

Au matin j'ai vite raconté le songe, d'abord à mes frères qui se mirent à rire, ensuite à ma mère et à ma grand-mère. Chacun donna son interprétation. Joseph dit: «Tu deviendras un berger». Ma mère «Peut-être deviendras-tu prêtre». Antoine malin: «Tu seras un chef de brigands». Ma grand-mère eut le dernier mot, elle qui ne connaissait rien en théologie, qui ne savait ni lire ni écrire: «Il ne faut pas croire aux songes».

J'étais de son avis. Toutefois je ne parvins plus à m'ôter ce songe de l'esprit. Autour de moi je n'ai jamais raconté ces faits, et ma famille les oublièrent. Mais voici qu'en 1858 j'allais à Rome pour parler au Pape de la fondation des Salésiens. Il voulut que je lui expose minutieusement toute chose qui n'avait même que l'apparence de surnaturel. Je racontais alors pour la première fois le songe fait entre mes neuf et dix ans. Le Pape me conseilla de l'écrire soigneusement, avec tous les détails. Ce sera – me dit-il – un encouragement pour les Salésiens.

«Je sautais et dansais sur la corde»

Les jours de marché et de foire j'allais voir les charlatans et les saltimbanques. J'observais attentivement les tours de prestidigitation, les exercices d'adresse. De retour à la maison, j'essayais et réessayais jusqu'à ce que je réussisse à les réaliser moi aussi. Les chutes et les dégringolades, que je dus risquer, sont faciles à imaginer. Et pourtant, même s'il est difficile de me croire, à onze ans je faisais des tours de prestidigitation, le saut de la mort, je marchais sur les mains, sautais et dansais sur la corde comme un saltimbanque professionnel.

Après quelques heures j'étais très fatigué. Je clôturais le spectacle, nous récitons une brève prière et chacun retournait chez soi. Dans mes spectacles j'excluais ceux qui avaient fait de vilains discours et ceux qui refuseraient de prier avec nous.

«Mais pour aller à la foire et aux marchés – me demanderez – vous, pour assister aux spectacles des prestidigitateurs, il faut acheter le billet d'entrée. D'où venait l'argent?»

Je me le procurais de mille façons. Je mettais de côté les pourboires, les cadeaux, les petites sommes que ma maman et d'autres me donnaient aux fêtes pour m'acheter des bonbons. En outre j'étais très habile à capturer des oiseaux, que je vendais. J'allais ramasser des champignons, des herbes colorantes, des herbes médicinales, que je vendais ensuite.

Vous me demanderez encore: «Mais ta maman était contente de te savoir aux foires et aux marchés, de te voir faire le saltimbanque?» Je vous dirais que ma mère m'aimait beaucoup. Je lui racontais tout: mes projets, mes petits exploits. Sans son approbation je ne faisais rien. Elle savait tout, observait tout et me laissait faire. Au contraire, si j'avais besoin de quelque chose elle essayait de me le procurer. Mes amis aussi, quand quelque chose me manquait pour le spectacle, ils me le prêtaient avec plaisir.

La Première Communion

J'avais onze ans quand je fus admis à la Première Communion. Je connaissais déjà tout le catéchisme, mais personne n'était admis à la Communion avant douze ans. Puisque l'église était loin, le curé ne me connaissait pas. C'est pratiquement ma mère seule qui me donnait l'instruction religieuse. Elle désirait me faire accomplir au plus vite ce bel acte de notre sainte religion, et me prépara avec soin, en faisant tout ce qu'elle pouvait. Pendant le Carême elle m'envoyait chaque jour au catéchisme. A l'examen final, je fus accepté, et on fixa le jour où ensemble avec les autres enfants je pourrais faire la Communion de Pâques.

Pendant le Carême, ma mère me conduisit trois fois en confession. Elle me répétait:

- Jean, Dieu te fais une grande grâce. Essaie de bien te comporter, de te confesser avec sincérité. Demande pardon au Seigneur, et promets-lui de devenir meilleur.

J'ai promis. Si ensuite j'ai tenu parole, Dieu le sait. La veille elle m'aida à prier, me fit lire un bon livre, me donna ces conseils qu'une mère vraiment chrétienne sait donner à ses enfants.

Le jour de la Première Communion, au milieu de la foule d'enfants et de parents, c'était presque impossible de rester recueilli.

Le matin même, ma mère ne me laissa parler à personne. Elle m'accompagna à l'autel. Elle fit avec moi la préparation et le remerciement en suivant les prières que le curé, Don Sismondo, faisait répéter à tous à voix haute. Ce jour-là, elle ne voulut pas que je travaille. J'occupais le temps à lire et à prier. Elle me répétait plusieurs fois ces paroles:

- Mon garçon, cela a été un grand jour pour toi. Je suis sûre que Dieu est devenu le patron de ton cœur. Promets-lui que tu t'engageras à rester bon toute ta vie. Dorénavant va souvent à la communion, mais n'y va pas avec des péchés sur la conscience. Confesse-toi toujours avec sincérité. Essaie d'être toujours obéissant. Rends-toi volontiers au catéchisme et à écouter la parole du Seigneur. Mais pour l'amour de Dieu, éloigne-toi de ceux qui font de vilains discours: considère-les comme la peste.

Je me suis toujours rappelé les conseils de ma mère et j'ai essayé de les mettre en pratique. Depuis ce jour-là, j'ai le sentiment d'être devenu meilleur, au moins un peu.

Avant j'éprouvais une grande répugnance à obéir, à accepter les décisions des autres. Je répondais toujours à ceux qui me donnaient un ordre ou un conseil.

Il y avait une chose qui me préoccupait: il n'y avait pas d'église où je pouvais aller prier ou chanter avec mes amis. Pour écouter une leçon de catéchisme ou une prédication, je devais aller à Castelnuovo ou à Buttigliera en marchant dix kilomètres aller et retour. Cela était aussi la raison pour laquelle beaucoup venaient écouter volontiers mes «sermons de saltimbanque».



TROISIÈME CHAPITRE

La formation de Jean Bosco

Maman Marguerite éducatrice

La convivialité dans une famille recomposée est toujours source de problèmes et de défis. Jean, enfant avec un fort tempérament, désireux d'apprendre et d'entreprendre, s'affirme vite comme un exemple de guide parmi les enfants du village. Ses ambitions et ses attentes dépassent le monde paysan où il grandit. Il veut étudier et rêve de devenir prêtre. Les rapports avec son frère Joseph, enfant calme et très respectueux, sont profonds et chaleureux; toute la vie ils garderont un lien très fort entre eux. Le rapport avec Antoine, le demi-frère aîné, est plus tendu. Le fait qu'Antoine en un temps si bref ait perdu mère et père le marque indubitablement. Plusieurs fois il conteste l'autorité de Marguerite. Cela fait supposer qu'Antoine, après la mort de sa propre mère, n'ai jamais accepté l'arrivée de Marguerite.

A sa majorité et selon la tradition de l'époque Antoine deviendra chef de famille. Mais à l'âge de neuf ans il lui était difficile de trouver sa juste place dans une famille qui, au fond, n'est pas la sienne. En grandissant il devient de toute évidence le soutien majeur pour les travaux des champs et vient en aide à Marguerite. En même temps les tensions au sein de la famille grandissent. Antoine se considère comme l'aîné et par conséquent responsable des revenus de la famille. C'est pourquoi il s'oppose avec une grande rigueur aux ambitions du plus jeune frère. Il pense et agit selon les idées de paysan piémontais: il faut travailler! C'est la seule chose importante. De

plus dans la famille jamais personne n'est allé à l'école. Il n'y a pas d'espace pour qui veut dépasser certaines compétences de base qui sont lire, écrire et faire un peu de calcul. Dans une ferme, et à plus forte raison en temps de crise, toutes les mains sont indispensables. Mais Jean veut aller à l'école. Son choix décisif provoque un affrontement avec la mentalité paysanne réelle d'Antoine. Le contraste de ces deux caractères augmente l'incompréhension réciproque. Le fait que la famille survive à tant de tensions est en grande partie due au tact et à la franchise de Marguerite envers ses enfants.

Dans l'éducation Marguerite se montre exigeante et décidée, et en même temps avenante et gratifiante. Les circonstances sont dures et rigides. Les garçons doivent s'habituer à se lever très tôt le matin pour aller travailler aux champs: un rythme qui ne s'harmonise pas toujours avec leur âge et leurs aptitudes. La récolte de châtaignes, fruits et champignons vient compléter agréablement leur alimentation. La capture et la vente d'oiseaux permet aux garçons de gagner quelques sous pour leurs propres besoins.

Tout en vivant dans une très sévère pauvreté, Marguerite partage avec d'autres le peu de choses qu'elle détient.

Mendiants et soldats de passage – souvent déserteurs – ne frappent pas en vain à la porte. Ils reçoivent à manger et à boire et ils peuvent dormir dans le foin où ils sont protégés des rigueurs de l'hiver. Ce sont des formes de solidarité que la majeure partie des familles paysannes pratiquaient à l'époque. La solidarité effective et entière avec les autres caractérisera Jean Bosco toute sa vie.

Foi dans la Providence

A ses enfants Marguerite transmet avec soin sa propre foi populaire et sa grande confiance en Dieu.

Dans ses Mémoires Jean Bosco fait régulièrement référence à ce précieux héritage: *«Tant que j'étais enfant elle m'apprit elle-même les*

prières; à peine devenu capable de m'associer avec mes frères, elle m'invitait à me mettre à genoux avec eux matin et soir et tous ensemble nous récitons les prières en commun». C'est encore sa mère qui prépare Jean à la Première Confession et à la Première Communion. Toute sa vie il se souviendra de cet évènement.

Foi et amour

Célèbre était et est resté "le catéchisme de Maman Marguerite". Elle, qui ne savait ni lire ni écrire et avait appris par cœur dans son enfance les formules nécessaires, les transmettait à ses enfants, mais les synthétisait et les interprétait selon son infailible instinct maternel. Ainsi quand les enfants se réveillaient, ils entendaient la maman qui commençait à leur donner courage en récitant les enseignements du catéchisme: *"Un bon fils à peine éveillé doit faire le signe de la croix, et offrir son cœur à Dieu... Ensuite, se lever du lit et se vêtir avec grande modestie..."*. Et elle continuait: *«Tandis que vous vous habillez, vous pouvez dire: "Ange de Dieu qui êtes mon gardien"..."*». L'autre prière qu'elle nous inculquait fortement était celle de l'Angélus récitée trois fois par jour, partout où nous nous trouvions: à la maison, dans les champs, dans la cour... Enfin l'immanquable rosaire, au crépuscule et les prières avant de s'endormir qui se concluaient avec un beau *«Jésus, Joseph et Marie, je vous donne mon cœur et mon âme»*. Les grandes vérités de la foi étaient transmises de la manière la plus simple et élémentaire, toutes dites dans des formules très brèves:

- *«Dieu te voit»*, était la vérité de chaque instant, non pas destinée à inculquer la peur, mais à rassurer les enfants que Dieu prend soin d'eux, comme le faisait la maman.
- *«Comme le Seigneur est bon!»*, s'exclamait-elle chaque fois que quelque chose touchait l'imaginaire des enfants et suscitait en eux l'admiration.
- *«Avec Dieu on ne plaisante pas!»*, affirmait-elle quand il s'agissait d'inculquer l'horreur du mal et du péché.

- «*Nous avons peu de temps pour faire le bien!*», expliquait-elle quand elle voulait les pousser à être plus diligents et généreux.
- «*Qu'importe d'avoir de beaux vêtements si l'âme est sale?*», observait-elle quand elle voulait les éduquer à une digne pauvreté, et au soin de la beauté intérieure de l'âme.

Aux formules brèves et belles elle associait ensuite quelques histoires de l'Écriture Sainte et des paraboles apprises à l'église qu'elle racontait de manière simple et vivante.

Il y avait ensuite le «catéchisme des sacrements».

La Première Communion de Jean

Nous savons, du récit de Don Bosco lui-même, comment elle agissait avec le petit Jean quand approchait le temps où l'on se préparait normalement à la Première Communion, comment elle commença à lui apprendre chaque jour quelques prières et quelques lectures particulières; ensuite elle prépara l'enfant à une bonne confession (qu'elle lui fit faire trois fois pendant le temps de Carême), puis quand le grand jour arriva (Pâques 1826) elle fit en sorte que l'enfant fasse vraiment une expérience de communion avec Dieu.

“Ce matin là – racontera le saint – elle ne me laissa parler avec personne... Elle m'accompagna à l'autel et fit avec moi la préparation et le remerciement”. Et il se souviendra avec tendresse du chemin de retour, entre les pêchers en fleurs, tandis que la maman lui répétait convaincue: *“Je suis persuadée que Dieu a pris possession de ton cœur! Maintenant promets-Lui de faire tout ce que tu peux pour rester bon jusqu'à la fin de ta vie”*. *“Ce jour-là – se souvient encore Don Bosco – elle voulut que je ne fasse aucun travail manuel, mais que je m'occupe à lire et à prier”*. Et il y avait en outre, le “catéchisme de la charité”: aussi bien dans les années de relatif bien-être que dans celles de la faim, la maison de Marguerite resta toujours ouverte aux pauvres, aux pèlerins, aux camelots, aux gardes en patrouille qui demandaient un verre de vin, aux filles en difficulté

morale; la maison resta aussi ouverte pour les voisins qui s'y adressaient quand il y avait un malheur à soulager, un malade à assister, ou un mourant à accompagner jusqu'au dernier souffle.

Des pages et des pages de l'Évangile étaient expliquées de cette façon aux enfants par cette jeune maman forte et sereine qui ne savait pas lire, mais connaissait par instinct toutes les finesses de la charité chrétienne.

Nous pouvons dire la même chose pour les principaux enseignements moraux qu'elle savait offrir, pas comme une dissertation abstraite ou une énumération de principes, mais en intervenant précisément dans toute situation qui nécessitait un jugement.

Ainsi tous à la maison apprenaient ce qu'est le pardon et ce qu'est la prière. Aussi ce jour-là où au début du rosaire, au premier notre Père, elle interrompit son fils Antoine, désormais jeune homme, qui se laissait souvent aveuglé par ses instincts de vengeance.

«*Pardonnez-nous nos offenses*», était en train de dire la petite assemblée familiale, lorsque Marguerite intervint: «*Antoine, toi il vaut mieux que tu ne dises pas ces mots...*». Tout le monde avait le souffle coupé par cette étrange remarque et Marguerite continua: «*Dis n'importe quoi d'autre, mais pas ces paroles. Dites par toi ce sont des mensonges et une offense à Dieu, parce que tu ne pardonnes pas! Comment peux-tu espérer le pardon de Dieu alors que toi même, tu refuses de l'accorder aux autres?*». Et le jeune homme, ainsi éduqué se repentait de sa méchanceté pendant qu'ils priaient.

A chaque enfant son avenir

En attendant, Jean le plus jeune, a neuf ans et montre une vive intelligence. Marguerite qui pressentait les capacités de l'enfant, aurait tant voulu qu'il puisse étudier, mais ce projet se heurtait à l'hostilité d'Antoine, déjà âgé de dix-huit ans pour qui seul le travail comptait et qui n'admettait pas deux bras en moins pour les travaux à la campagne: même un gamin pouvait conduire les bêtes au pâturage. Ainsi pour envoyer l'enfant (qui avait déjà neuf ans) à l'école, Mar-

guerite dut accepter un compromis: Jean fréquenterait les premières deux classes durant les mois d'hiver (lorsque les travaux des champs sont moindres) et travaillerait comme tous en été. Mais Jean, comme l'ancien Joseph dans les Ecritures, racontait ses songes au foyer - songes qui le montraient comme guide d'un tourbillon d'enfants et qui laissaient pressentir sa future mission. Il était continuellement attiré là où foires et saltimbanques rappelaient ces enfants qu'il aurait voulu rassembler et éduquer.

Et ainsi la tension entre les deux demi-frères s'exaspérait au point de devenir dangereuse, lorsque Jean devint adolescent. Antoine appelait son frère ironiquement «Jean le petit docteur», «le damoiseau», «le petit étudiant», uniquement pour souligner qu'il était fainéant et, lorsqu'il voulait aller au fond de sa pensée (ce qui arrivait très souvent) il disait *«qu'il était temps d'en finir avec ces livres et cette grammaire! Lui était devenu grand et fort sans même prendre en main des livres!»*.

Ce à quoi Jean - pas encore saint - avait beau jeu de lui répondre: *«L'âne dans l'étable est plus gros que toi et il n'a jamais été à l'école!»*. Puis il devait courir à grandes enjambées, sinon ça se terminait à coups de poings. Et plus les années passaient, plus la question devenait intenable d'autant plus qu'Antoine en faisait une question d'argent: "son" argent, celui gagné avec "son" travail, ne devait pas servir à payer l'école de ce bon à rien! Et maintenant, à vingt ans, il se sentait chef de famille!

La situation, entre privations et difficultés toujours présentes, se prolongeait avec Antoine qui exigeait l'interruption des études de Jean, jusqu'au moment où ce dernier trouva un prêtre bienfaiteur qui accepta de l'héberger et de l'éduquer dans son presbytère.

Jean envoyé hors du foyer pendant deux ans

En raison de la montée de la tension, liée peut-être aussi à la mort de la grand-mère d'Antoine, Marguerite Zucca. Elle restait le dernier lien avec le père d'Antoine. Sa mort incite Antoine à assumer le rôle de chef de famille et de chef de la petite entreprise agricole: un rôle qui effectivement l'attend à sa majorité. Continuellement Margue-

rite doit intervenir, lorsqu' Antoine traite trop durement ses autres frères. Mais Jean aussi, avec son fort tempérament, se défend vaillamment. Au sein de la famille les rapports deviennent de plus en plus difficiles pour être acceptables. Marguerite avec son frère Michel, avec sa sœur Marianne et peut-être aussi avec le tuteur des enfants, décide de donner sa part d'héritage à Antoine, l'obligeant ainsi à se débrouiller tout seul. Mais comme Antoine ne sera majeur que deux ans plus tard, le plan ne peut aboutir.

En février 1828 la situation est devenue intenable. Marguerite décide qu'il vaut mieux trouver temporairement une autre situation pour Jean. Il n'est pas du tout insolite qu'un garçon de famille paysanne aille travailler quelques années comme apprenti auprès d'une autre famille paysanne. On y réalise une excellente école de travail et d'obéissance. Même si c'est trop tôt en cette période de l'année, Marguerite envoie Jean trouver une place d'apprenti dans une ferme des alentours.

Une première tentative dans une ferme de Buttigliera échoue. Un peu plus loin, à la ferme de Monsieur Moglia à Moncucco, Jean a plus de chance. Tout en n'ayant pas besoin d'un apprenti et malgré le refus initial du propriétaire, l'épouse est prise de compassion, voyant la déception de l'enfant. Elle réussit à convaincre le mari de l'accepter. Pendant un an et demi Jean restera auprès de la jeune famille paysanne. Il y connut une période relativement calme et sans grands soucis.

Le travail n'y est pas trop dur et les conditions sont plus favorables qu'elles ne l'étaient chez lui. Il a même du temps pour les études et la lecture; en outre il lui est concédé la permission d'assister tous les jours à la sainte messe. Nous ignorons comment Jean a personnellement vécu cet éloignement forcé de la famille. De toute façon dans ses Mémoires rien n'est écrit au sujet de cette période. Nous ne savons pas si c'est pour ne pas montrer sa maman sous un jour défavorable, ou parce qu'il préfère ne plus être mis face à cette situation douloureuse, ou peut-être parce qu'il n'en avait pas l'intention en écrivant ses Mémoires. Tout cela est peu clair.

En automne 1829 Jean retourne à la maison. Antoine a atteint l'âge de vingt et un ans et le projet de partager l'héritage est acté. Une année entière passe avant que toutes les démarches administratives soient régularisées et que le partage devienne effectif.

Ainsi Marguerite dut accepter de diviser le peu de biens paternels et laisser chaque enfant prendre sa route. Antoine fit construire sa propre maison, Joseph s'installa comme métayer dans une ferme, et Marguerite put songer à laisser étudier son garçon différent qui s'adaptait à tout, mais pas à la vie des champs, même s'il se montrait habile dans beaucoup de métiers. Pendant ces années-là, il apprenait à faire le cordonnier, le couturier, l'ébéniste, le saltimbanque, le prestidigitateur... En somme tout ce qui favorisait à attirer les enfants et ses compagnons.

Elle réussit à l'inscrire à l'école communale de Castelnuovo, en 1830, quand Jean avait quinze ans et était devenu un jeune homme robuste, qui dépassait d'une tête tous les compagnons.

Persiflages et surnoms furent le pain amer que Jean Bosco dut manger ces années-là, rendu encore plus amer par l'incompréhension de quelques enseignants qui avaient leurs préjugés et avaient décidé que les beaux devoirs de Jean étaient sans doute copiés étant donné que ce garçon selon eux, était tout juste bon pour la pioche. Mais par la suite Jean s'est fait tellement aimer et fut tant recherché qu'il réussit même à fonder parmi ses compagnons une «société de l'allégresse» et, année après année, les examens furent passés avec de très bonnes notes.

Marguerite répétait à son fils de se fier à la Sainte Vierge et Jean rêvait de la Vierge qui lui disait: *“Ne crains pas, je t'assisterais”*. Parfois Jean confiait à sa mère son désir de se faire prêtre, mais aussi sa déception de voir que les prêtres étaient des gens sérieux, autoritaires, bienveillants certes, mais qui souriaient rarement, et semblaient ne pas savoir parler aux jeunes! *“Comment veux-tu qu'ils soient! – répondait sa mère – Que veux-tu qu'ils te disent! Ce sont des hommes pleins de science, de pensées...ils ont à faire en chaire, au*

confessionnal” ... Mais Jean insistait: “Si je pouvais devenir prêtre moi, ils ne me verraient pas sérieux, et je serais toujours le premier à parler avec les jeunes...”.

Mais pour devenir prêtre la route était longue et l’argent manquait. Jean parvint même à faire le tour des fermes avec deux sacs pour faire une collecte, et Marguerite était confuse, mais laissa faire parce que le motif de cette humiliation était très noble.

Le départ de Jean Bosco pour le séminaire à Chieri

Les vingt ans approchaient et il fallait choisir sa vocation. Jean était d’une certaine manière proche des Pères franciscains et pour un certain temps il fut fasciné par l’idée du couvent. Mais la pensée qu’une fois moine, il ne pourrait plus aider sa maman qui avait maintenant quelques cheveux blancs, le retint.

Même le curé vint le déconseiller à Jean, croyant aider Maman Marguerite. Mais la mère coupa vite court: *“Dans ces affaires-là, je n’entre pas en ligne de compte, parce que Dieu vient en premier. Ne te soucie pas de moi. Je ne veux rien de toi et je ne m’attends à rien: souviens-toi de cela. Je suis née pauvre, je veux vivre pauvre et mourir pauvre. Aussi je te le dis dès maintenant: si tu décidais à devenir un prêtre séculier, et si par malheur tu devenais riche, je ne viendrais te rendre une seule visite. Souviens-toi bien de cela!”.*

Quand Don Bosco à plus de soixante-dix ans passés, se souviendra de cet épisode, il dira avoir encore devant les yeux l’aspect grave qu’avait pris le visage de la maman en prononçant ces paroles, et d’entendre encore le ton vibrant de sa voix. Il en était ému jusqu’aux larmes. Ce fut sur le conseil et avec l’aide de Don Giuseppe Cafasso (un autre saint) que Jean finit par choisir le séminaire de Chieri.

Jean Bosco a choisi d’étudier au séminaire comme interne. D’un point de vue financier il aurait été évidemment plus économique

d'étudier comme externe, car pendant le temps libre il aurait pu gagner un peu d'argent pour régler les dépenses de ses études. Il est probable qu'il ait opté pour la voie classique, la jugeant plus "sûre".

Il désirait affronter avec un grand sérieux son propre engagement. A cet égard il a noté sept propositions pour son nouveau mode de vie, avant son premier départ pour le séminaire. Il y disait que dorénavant il entend s'abstenir de tout divertissement et de toutes les dissipations qu'il juge incompatible avec la dignité de son nouveau statut. Il écrit par exemple: *«Je ne ferai jamais plus de jeux de tir, de prestidigitations, de saltimbanque, d'adresse, de corde; je ne jouerai plus du violon, je n'irai plus à la chasse. Ces choses je les estime toutes contraires à la gravité et à l'esprit ecclésiastiques»*. C'est émouvant de voir le grand sérieux avec lequel il entend l'appliquer à sa propre vocation. Ce sont des intentions qui appartiennent au modèle de la fuite du monde, qui est porté par la théologie dominante et par la spiritualité du séminaire.

«Ce n'est pas l'habit qui fait l'honneur»

Selon l'usage de l'époque, le 26 octobre 1825 il reçoit l'habit ecclésial (la soutane, la cape et le tricorne) dans l'église paroissiale de Castelnuovo. Ses sympathisants de la paroisse lui procurent le nécessaire.

«Le 30 octobre je devais me trouver au séminaire. Mon modeste trousseau était prêt. Les membres de ma famille étaient contents, et moi plus qu'eux. Seule ma mère était soucieuse et m'enveloppait de son regard. Elle voulait me dire quelque chose et cherchait le moment opportun. Le dernier soir avant le départ elle m'appela à part, et me dit ces profondes paroles: – Jean, tu as revêtu l'habit de prêtre. J'éprouve toute la consolation qu'une mère peut ressentir pour la bonne réussite d'un fils. Mais souviens-toi que ce n'est pas l'habit qui fait l'honneur, mais la vertu. Si un jour tu auras des doutes sur ta vocation, de grâce, ne déshonore pas cet habit. Pose-le de suite. Je préfère avoir comme fils un pauvre paysan qu'un prêtre qui néglige ses devoirs.

Quand tu es né je t'ai consacré à la Vierge. Quand tu as commencé les études je t'ai recommandé de toujours aimer notre Mère du ciel. A présent je te recommande d'être tout à elle, Jean. Aime ceux qui aiment la Vierge. Et si tu deviendras prêtre, diffuse autour de toi l'amour à la Vierge.

Quand elle termina ces paroles, ma mère était émue. Je pleurais. Je lui répondis:

- Mère, je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi. Ces paroles je ne les oublierai jamais. Je les porterai avec moi comme un trésor toute ma vie.

Très tôt le lendemain matin je me rendais à Chieri, et le soir de la même journée j'entrais au séminaire».

Pour Jean ces paroles renforcent le sérieux de l'engagement qu'il est en train de prendre. En même temps cette femme sage le rassure qu'il peut toujours revenir à la maison au cas où il décidait de faire un choix différent dans la vie: mieux vaut un paysan pauvre, qu'un prêtre sans vraie vocation. Ce sera par la confiance de Maman Marguerite en la Vierge que Don Bosco apprendra à donner cette explication dans les événements de sa vie: *"La Vierge a tout fait!"*.

La préparation au sacerdoce, avec 180 autres séminaristes durait six années. Jean suivit littéralement le conseil de la maman: il se choisit, comme amis, ceux qu'il vit plus dévoués à la Vierge.

Il fut ordonné prêtre à la fête du Saint Sacrement.

Le dialogue entre mère et fils le soir de cette mémorable journée, dense en émotions, est resté célèbre et est l'épisode le plus connu de la vie de Marguerite. *«Tu es prêtre: à présent tu dis la messe, d'ores et déjà tu es donc plus près de Jésus. Mais souviens-toi que commencer à dire la messe veut dire commencer à souffrir. Tu ne t'en apercevras pas tout de suite, mais petit à petit tu verras que ta mère aura dit la vérité. Je suis sûre que tous les jours tu prieras pour moi, que je sois encore en vie ou que je sois déjà morte: ceci me suffit. Toi à partir de maintenant pense seulement à sauver des âmes et ne te fais aucun souci pour moi».*



QUATRIEME CHAPITRE

Maman pour toujours

Un fils tout dédié aux enfants pauvres

Bien vite Turin devint le champ de travail de Don Bosco: c'était une ville en proie à la fièvre de la première industrialisation, envahie d'une foule de garçons désœuvrés, venus des vallées, et qui s'offraient comme vendeurs dans les magasins, comme maçons, tailleurs de pierre, paveurs, boulangers, balayeurs de rue, barbiers.

Don Bosco commença à prendre soin d'eux s'exténuant au travail, jusqu'à presque y laisser la vie. Mais ensuite il se reprenait toujours, comme si l'anxiété qui lui brûlait le cœur fut indomptable.

Le fait est que Don Bosco avait réussi à fonder son premier oratoire en louant quelques chambres d'amis, mais ces chambres – même si indispensables – étaient contiguës à une maison de tolérance.

Don Bosco avait un besoin criant d'aide, mais une présence féminine au domicile, une domestique ou autre – en admettant qu'une femme comme il faut puisse accepter ce dégoûtant voisinage de prostituées et de soulards – aurait été ambigüe.

Don Bosco était seulement un homme, et les forces d'un homme ont des limites.

Après le stress du printemps, aux premières chaleurs, sa santé commença à se détériorer dangereusement.

La marquise de Barolo, qui l'appréciait beaucoup, l'appela au début du mois de mai.

«J'ai appris que vous crachez du sang. Vos poumons sont en lambeaux.

Combien de temps croyez-vous tenir ainsi? Arrêtez d'aller dans les prisons, au Cottolengo. Et surtout laissez pour un certain temps vos garçons».

La préoccupation de la marquise était bien fondée.

Premier dimanche de juillet 1846. Après la journée harassante passée à l'oratoire dans une chaleur torride, tandis qu'il retourna dans sa chambre au Refuge, Don Bosco s'évanouit. On l'emmène sur son lit. On lui donne le viatique et l'onction des malades. Durant huit jours Don Bosco resta entre la vie et la mort. Puis vint la reprise, la «grâce», demandée à la Vierge par ces garçons qui ne pouvaient rester sans père.

Lorsqu'il fut guéri, ils entrèrent ensemble dans la chapelle, et remerciaient le Seigneur.

Dans le silence qui suivit, Don Bosco réussit à dire quelques paroles:

– *Ma vie je vous la dois. Mais soyez certains: dorénavant je la dépenserai entièrement pour vous.*

Les médecins prescrivirent une longue convalescence avec repos absolu, et Don Bosco partit aux Becchi dans la maison de son frère et de sa mère.

Maman par vocation

Quand enfin Don Bosco fût rétabli, et voulait revenir à Turin, au début du mois de novembre 1846, il invita sa maman à l'accompagner. A cette époque il était assez courant que la mère d'un prêtre aille habiter avec le fils prêtre. Elle s'occupait des choses de la maison et en même temps elle s'assurait un lieu où passer sa vieillesse en paix. Pour Don Bosco il y a d'autres raisons pour cette requête adressée à sa maman. Il n'est pas normal qu'un jeune prêtre aille habiter seul dans la maison Pinardi. En effet la maison se trouve dans un quartier malfamé. En plus pour le soin des jeunes une main féminine est indispensable.

Et pourtant il n'a pas sollicité sa maman pour lui demander de l'aide à cause de sa fatigue, mais pour résoudre un problème qui n'avait pas

d'autre solution possible. Une seule femme pouvait vivre avec lui: sa mère. Don Bosco lui fit la proposition, quand désormais Marguerite atteignait la vie de grand-mère, vie turbulente certes, mais sans essoufflements. Elle avait cinquante-huit ans et elle avait tout imaginé, sauf de devoir tout recommencer, à cet âge si avancé pour l'époque.

Don Bosco se sentait coupable de lui faire une proposition de ce genre. Marguerite écouta. Puis elle dit: *"Si tu penses que cela fasse plaisir à Dieu, je suis prête à partir tout de suite"*. Elle vendit un peu de terrain, pour avoir au moins un peu d'argent liquide à sa disposition, et amena avec elle son trousseau de mariée, qu'elle avait réussi à conserver intact durant ces années difficiles.

Sa mère part avec lui pour Turin, pour devenir la mère d'innombrables jeunes qui trouveront une maison à l'oratoire du Valdocco. Au lieu du repos serein de la vieillesse, Marguerite va à l'encontre de beaucoup d'années de travail intense et de grand dévouement.

La preuve de sa grande et entière générosité est qu'elle emmena la dot d'épouse que jusque-là elle avait gardée jalousement. Elle en fait des nappes pour l'autel et vend le reste pour couvrir les autres dépenses. Elle est sans aucun doute une femme exceptionnelle, puisqu'elle n'hésite pas à suivre le fils à Turin et à sacrifier pour son fils et pour Dieu le peu de choses qu'elle possède encore.

Ainsi à la fois Jean et Marguerite ont tout abandonné. A présent ensemble avec d'autres ils se mettent à travailler pour faire grandir l'oratoire. Il deviendra un refuge, une école, une cour et une paroisse pour d'innombrables jeunes qui manquent de tout.

Ils cheminèrent vers Turin à pied, jusqu'à rejoindre exténués l'appartement déjà loué à la maison Pinardi, dans la zone périphérique du Valdocco: une chambre pour Marguerite et une pour Don Bosco. Une pièce qui servait de cuisine, et une autre pour les invités. Derrière la maison un long auvent servait de chapelle pour les enfants. A côté de l'oratoire se trouve un vaste pré, et là plus de deux cent enfants accueillirent Don Bosco qui était revenu non seulement avec une santé rétablie, mais emmenant avec lui une maman.



Dix ans de services courageux

Elle commença à confectionner quelques parements sacrés pour le fils, se servant de sa robe de mariée, qu'elle avait jalousement conservée. Et avec le reste du trousseau elle faisait du linge de maison. L'alliance et le collier en or de son mariage servirent à payer le premier loyer. Avec l'argent amené par Marguerite il fut possible de

louer toute la maison, et «l'œuvre» commença à démarrer. C'était en 1848, année de révolutions et de troubles.

L'oratoire rêvé par Don Bosco semblait s'évanouir parce que garçons et prêtres s'étaient laissés saisir par les vents de la guerre, au nom du patriotisme et de l'indépendance, et couraient s'enrôler...

Puis, après les désillusions, la maison se remplit de garçons errants. Beaucoup d'entre eux n'avaient même pas de quoi se vêtir ou manger ni où dormir, et ils savaient encore moins ce qu'étaient la propriété, l'éducation et la morale.



Pendant les jours fériés, furent organisés des cours du soir qui se prolongeaient jusque tard dans la soirée, parce qu'il n'y avait pas espoir de pouvoir sauver ces désenchantés si on ne leur donnait pas un peu d'instruction; les leçons se tenaient dans la chambre de Don Bosco, dans la cuisine de Maman Marguerite, dans la sacristie, dans la chapelle... et le nombre d'élèves atteignit très vite les trois cents. Le dimanche se rassemblait un millier d'enfants vociférants qui dès l'aube jusqu'à tard dans la nuit remplissaient la maison de cris, de jeux, de chants et de disputes.

Maman Marguerite, habituée au silence des champs, aurait dû devenir folle, mais au contraire elle était heureuse, démontrant une patience héroïque et joyeuse.

Mère et fils étaient aidés par des prêtres, des catéchistes et des personnes bénévoles, mais le dimanche soir ils étaient tous les deux rompus de fatigue. Lorsque la bande de jeunes, tard dans la nuit s'éloignait en chantant, Marguerite attendait son fils sur le seuil de la cuisine pour dîner et lui disait tendrement «tu es encore vivant?». Parfois Don Bosco s'endormait sur la table de la cuisine, tenant encore la cuillère dans sa main.

C'était aussi des temps de haine anticléricale et de persécutions à tel point que Don Bosco – après les premières tristes expériences – a dû renoncer à avoir du personnel ou des servants: chaque travail domestique devait être accompli en famille par lui et sa maman.

Au potager, Marguerite récoltait la verdure et les légumes de première nécessité et des paniers de fruits pour les bienfaiteurs. Mais le problème de beaucoup d'enfants était celui de trouver un logement. On commença à meubler un fenil, mais les premiers recueillis volèrent les draps et les couvertures et même la paille.

Déjà en 1847 Don Bosco avait décidé d'installer un lit pour un jeune de quinze ans dans sa propre cuisine. Puis ce furent deux. Puis le nombre augmentait de plus en plus. Quand Marguerite mourut en 1856, les enfants recueillis installés dans la maison étaient au nombre de quatre-vingt-dix.

Relisons à présent ce choix radical de Maman Marguerite dans le récit écrit par Don Bosco dans les "Mémoires de l'Oratoire".

Toute la fortune dans un panier

J'avais passé quelques mois de convalescence en famille. A présent j'étais décidé à retrouver mes chers garçons. Chaque jour il y avait quelqu'un qui venait me rendre visite ou qui m'écrivait. Ils me disaient «Faites vite». Mais où aller habiter, maintenant que j'étais licencié du Refuge? Avec quels moyens pouvais-je soutenir une œuvre, qui coûtait chaque jour plus de fatigue et plus d'argent? Les personnes qui travaillaient pour l'Oratoire, et moi-même, nous devons bien vivre. En ce temps-là, deux chambres s'étaient libérées dans la maison Pinardi, et je les louais pour ma mère et moi.

– Maman je lui dis un jour –, je devrais aller habiter au Valdocco. Je devrais prendre une personne de service. Mais cette maison est habitée par des gens auxquels un prêtre ne peut se fier. L'unique personne qui peut me préserver de la suspicion et du mal c'est vous. Elle comprit le sérieux de mes paroles, et répondit:

– Si tu crois que cela est la volonté du Seigneur, je suis prête à venir. Ma mère faisait un grand sacrifice. Elle n'était pas riche, mais dans la famille c'était une reine. Petits et grands l'aimaient bien et lui obéissaient en tout.

Des Becchi nous expédiâmes quelques affaires nécessaires pour préparer les chambres. Le peu de mobilier restant fut transporté de la chambre que j'avais occupée au Refuge. Avant de partir, ma mère remplit un panier de linge et d'objets utiles. Moi j'ai pris un bréviaire, un missel, et quelques livres et cahiers. Ceci était toute notre fortune. Nous sommes partis à pieds des Becchi. Nous avons fait étape à Chieri, et le soir du 3 novembre 1846 nous sommes arrivés au Valdocco. A la vue des chambres dénuées de tout, ma mère sourit et dit:

- Aux Becchi j'avais tant de préoccupations pour m'occuper de la maison, pour commander chacun à faire sa besogne. Ici je serais bien plus tranquille.

Le trousseau de mariée de la maman

Mais comment vivre, quoi manger, comment payer le loyer? Et cela n'était pas tout: beaucoup d'enfants me demandaient à chaque instant du pain, des chaussures, des chemises, des vêtements. Ils en avaient absolument besoin pour se présenter au travail.

Nous avons fait venir de la maison un peu de vin, de froment, du maïs, des haricots. Pour affronter les premières dépenses nous avons vendu une vigne et quelques champs. Ma mère se fit expédier son trousseau de mariée qu'elle avait jalousement gardé jusque-là. Quelques-uns de ses vêtements servirent à faire des merveilles. La lingerie fut transformée en nappes d'autel et en vêtements qui servirent pour la célébration de la sainte messe. Tout passa par les mains de Madame Gastaldi, qui dès le début prenait à cœur les nécessités de l'Oratoire. Ma maman possédait également un petit collier en or et quelques bagues. Elle les vendit pour acheter des objets nécessaires à l'église. Un soir ma mère, qui était toujours de bonne humeur, se mit à chanter:

«Gare au monde – si vous vous sentez étranger – sans rien».

Il dort près du foyer de Maman Marguerite

Un soir pluvieux de mai, un jeune homme de quinze ans frappa à notre porte tout trempé et transi. Il nous demanda du pain et l'hospitalité. Ma mère le fit entrer dans la cuisine près du foyer. Tandis qu'il se réchauf-



fait et se séchait, elle lui donna du pain et une soupe. Je lui demandais s'il était allé à l'école, s'il avait des parents, quel métier il faisait. Il me répondit:

- Je suis un pauvre orphelin. Je viens de la vallée de Valsesia pour chercher du travail. J'avais trois Lires, mais j'ai tout dépensé et je n'ai pas trouvé de travail. Maintenant je n'ai plus rien et je ne suis à personne.

- *As-tu déjà fait la première communion?*
- *Non.*
- *Et la confirmation?*
- *Non plus.*
- *T'es-tu déjà confessé?*
- *Quelque fois.*
- *Et maintenant où veux-tu aller?*
- *Je ne le sais pas. Par charité laissez-moi passer la nuit dans un petit coin.*
- *Si je savais que tu n'es pas un voleur, je te garderais. Mais d'autres garçons m'ont volé les couvertures, et peut-être feras-tu pareil qu'eux.*
- *Non, monsieur. Soyez tranquille. Je suis pauvre mais je n'ai jamais volé.*
- *Si tu es d'accord - dit ma mère - pour cette nuit je le fais dormir ici. Demain Dieu pourvoira.*
- *Ici où?*
- *Dans la cuisine.*
- *Et s'il prend les casseroles?*
- *Je ferais en sorte que cela n'arrivera pas.*
- *Alors d'accord.*

Aidée par le jeune homme, ma maman sortit pour ramasser des demi-briques, les porta à l'intérieur, fit quatre petits piliers, y installa quelques planches, mit dessus une paille et prépara ainsi le premier lit de l'Oratoire.

A ce moment-là, ma maman si bonne, fit à ce jeune homme un petit discours sur la nécessité du travail, de l'honnêteté et de la religion. Puis elle l'invita à réciter les prières.

- *Je ne les connais pas - répondit-il.*
 - *Alors tu les réciteras avec nous - dit-elle. Et nous priâmes ensemble.*
- Pour ne pas courir de risques, la cuisine fut fermée à clé jusqu'au lendemain matin. Ce fut le premier garçon accueilli dans notre maison. Aussitôt après se rajoutait un second, et puis d'autres. Mais cette année-là 1847, par manque d'espace, nous avons dû nous limiter à deux.*

Un amour pauvre, mais sans limites

En effet après les orphelins, vinrent des séminaristes qui n'avaient plus de séminaire. Ils furent accueillis dans une maisonnette annexe à l'Oratoire et Marguerite commença à être la maman de tous: elle rangeait les chambres, lavait les misérables vêtements de ses garçons (au moins pour être propres quand ils se présentaient à la recherche d'un travail) et ensuite pendant la journée elle disparaissait derrière la montagne de vêtements à raccommoder.

A midi chacun avait sa petite casserole de soupe chaude de riz et de patates (nous ne pouvions donner plus), ou bien d'une espèce de polenta, faite de châtaignes et de farine de maïs. Parfois de la polenta, du fromage et de la sauce avec quelques morceaux de saucisse, le plat préféré. Chacun mangeait où il pouvait: sur un muret, une marche, ou sur l'herbe.

Le dialogue entre Marguerite et trois personnages réputés de Turin (trois sénateurs) en visite à l'Oratoire est resté célèbre:

- «Voilà ma Mère, et voici aussi la mère de nos orphelins». dit Don Bosco en présentant sa maman occupée à la cuisine.
- «Vous êtes aussi la cuisinière?».
- «Pour mériter le Paradis, nous faisons un peu de tout».
- «Que donnez-vous à manger aux jeunes?».
- «Du pain et de la soupe, de la soupe et du pain».
- «Et combien à votre Don Bosco?».
- «Une seule».
- «C'est trop peu. Mais au moins doit- elle être très bonne?».
- «Très, très bonne! Imaginez-vous qu'il mange toujours la même, matin et soir...».
- «Vous n'avez personne qui vous aide?».
- «Si j'ai un jeune, mais aujourd'hui il m'a laissé seule parce qu'il a beaucoup à faire».
- «Et qui est votre apprenti en cuisine?».
- «Le voici», dit en souriant Marguerite, indiquant Don Bosco.

Elle aimait jalousement sa pauvreté et celle de son fils. Un jour on lui offrit une belle et ample écharpe en soie. Elle la regarda, en secouant la tête: «*Moi, pauvre paysanne, vêtue de soie?*». Et la décousit soigneusement pour en faire des petits gilets aux enfants.

Jamais il n'y eut une entente aussi parfaite entre mère et fils. Marguerite se sentait impliquée dans la même mission sacerdotale que son fils, et vivait avec dignité et fierté cette nouvelle et rayonnante maternité. Elle savait aimer ces garçons et d'en être aimée à son tour. Parfois elle s'inquiétait quand il arrivait que dans la fougue du jeu ils dévastaient le potager où étaient récoltées les victuailles, mais elle cédait à l'explication évidente de Don Bosco qui lui disait en dialecte: «*Que voulez-vous y faire, maman, ils sont jeunes*».

Une seule fois, lorsque les chamailleries avaient dépassé les bornes, elle se laissa gagner par le découragement: «*Tu vois disait-elle à son fils, je ne réussis pas à gérer cette maison. Chaque jour une nouvelle gaminerie. Ici ils me jettent par terre le linge propre et étendu au soleil. Là ils piétinent le potager et les légumes; ils se déchirent les vêtements au point qu'il n'est plus possible de les raccommoder; maintenant j'ai perdu des mouchoirs, des cravates, des chaussettes; à l'instant ils emmènent au dehors les chemises et les culottes; ils volent des ustensiles de cuisine pour leurs jeux... En somme moi je perds la tête. J'étais si tranquille dans ma maison! Presque, presque j'y retournerais pour y finir mes jours en paix!*».

Que pouvait lui répondre Don Bosco, que depuis toujours ils se disaient ces mêmes choses et qu'il se sentait coupable d'avoir entraîné sa vieille mère dans sa folle aventure?

Il répondit comme un saint répond à une sainte: il l'a regarda avec une tendresse triste et puis lui montra en silence le crucifix accroché au mur. Marguerite éclata en sanglots: «*Tu as raison, tu as raison*», se dépêchât-elle de dire. Et depuis ce jour plus jamais un mot de lamentation ne sortit de sa bouche.

Maman Marguerite, comme nous l'avons plusieurs fois répété, était illettrée et analphabète, et pourtant elle exerça également une sorte



d'influence culturelle. Déjà les personnalités qui venaient trouver Don Bosco, aimaient s'entretenir avec elle dans la cuisine, pour apprécier le bon sens avec lequel elle savait répondre aux questions qu'ils lui posaient.

Parfois ils devaient attendre un peu parce que "Maman" n'hésitait pas à leur dire: *«Si vous permettez, je termine d'abord trois Ave Maria que j'ai commencés, et ensuite je serai tout à vous»*. Parfois elle parlait de manière animée même quand elle était seule, comme si elle se

questionnait elle-même. Mais à qui lui en demandait la raison elle répondait: «Mais je prie pour mes enfants».

Simplement elle discutait avec Dieu d'un enfant qui lui donnait du souci, et ainsi elle donnait libre cours à sa colère avec Lui.

Témoin de la sainteté de Dominique Savio

Pendant ces années-là éclataient aussi des polémiques féroces et des agressions contre l'Eglise et envers le Pape, alimentées par les protestants, les francs-maçons et par la presse anticléricale. Don Bosco décida alors de répondre avec une collection de lectures catholiques, des livrets mensuels destinés au peuple.

Au fil du temps Don Bosco céda parfois à utiliser des expressions érudites du langage clérical, mais il avait pris la bonne habitude de les lire à sa maman avant de les faire imprimer. Dans l'un d'eux il avait attribué au Pape le nom de "Grande Clavigero" (c'est à dire: "le grand porteur des clés [de Pierre]). "Clavigero?", dit la mère, "Où se trouve cet endroit?" et Don Bosco comprit qu'il devait écrire comme il parlait à ses enfants, sans se laisser aller à des manies typiques d'écrivains.

Mais son action éducative était celle qui l'accompagnait constamment au travail: les garçons entraient et sortaient de sa cuisine et désormais elle les connaissait tous par leur prénom. Elle connaissait aussi les problèmes, les mauvaises actions et les succès de chacun. A chacun elle s'adressait comme une mère préoccupée ou compatissante. «*Pourquoi as-tu changé?*», disait-elle à celui qui semblait aller plus mal, «*Où finiras-tu si tu continues ainsi?*».

Et à un autre elle donnait un bon conseil, ou bien elle lui remettait en mémoire un proverbe, ou elle lui suggérait une bonne action, ou elle faisait un petit cadeau de réconfort.

Elle avait un œil infallible pour reconnaître les plus gentils ou les plus dangereux et elle empressait Don Bosco de prêter aux uns et aux autres une attention particulière. Après avoir fait connaissance avec Dominique Savio et l'avoir observé durant la prière, elle dit à son fils: «*Sois attentif car tu as beaucoup de jeunes qui sont bons, mais*

aucun n'a la beauté de cœur et de l'âme de Dominique... A l'église il est comme un ange au paradis».

En 1854 éclata le choléra qui a eu son foyer infectieux juste dans la zone du Valdocco et tous les garçons de l'Oratoire se transformèrent en infirmiers, protégés par une promesse de leur saint éducateur qui leur avait assuré: *«Si vous demeurez dans la grâce de Dieu, personne ne sera touché par le choléra».*

Ces jours-là, l'armoire de Maman Marguerite se vida de toute la lingerie, des draps et des couvertures. Elle alla à offrir, comme draps pour certains malades, d'abord les nappes de table, puis celles de l'église, dégarnissant même l'autel. Elle offrit même les habits et les chemises de Don Bosco. Et quand le danger fut écarté, il fallait faire face à l'arrivée de centaines de nouveaux orphelins: la commune réquisitionna quelques couvents pour les loger, et envoya les plus jeunes chez Don Bosco.

Ainsi Maman Marguerite dut pourvoir à un nouveau groupe d'enfants, cette fois-ci encore tout petits, qui se serraient contre elle, toujours affamés. Certains préféraient rester assis auprès d'elle et la regarder travailler, pour sentir encore la chaleur d'une maman.

Au revoir au Paradis

Don Bosco ne s'arrêtait jamais: il s'était rendu compte de la situation de dégradation morale dans laquelle tant de jeunes étaient contraints de travailler dans les boutiques où l'anticléricalisme et une forte poussée de licenciements étaient à la mode. Il décida d'ouvrir lui-même quelques ateliers artisanaux.

Le premier fut un atelier de tailleur, de cordonnier et de reliure de livres. Inutile de dire que même le premier livre d'essai a été confectionné dans la cuisine de Maman Marguerite qui offrit aiguille et fil pour coudre les feuilles, la farine pour préparer la colle et le hachoir pour retailler les marges du livre.

Avec le temps l'espace de Maman Marguerite s'était agrandi aussi et en 1856 elle pouvait disposer d'un atelier de repassage et de raccommodage, où quelques collaboratrices venaient l'aider, et d'une grande pièce pour le vestiaire et le linge de la communauté. Les forces commençaient à lui manquer. A l'automne de cette année-là, elle fut contrainte de s'aliter et la chambre de Maman Marguerite devenait un lieu de pèlerinage pour les enfants qui venaient demander des nouvelles de sa santé; venaient surtout ceux qui étaient avec Don Bosco comme ses séminaristes et ses disciples, décidés à poursuivre son œuvre.

Quand fut venu le moment de recevoir le Viatique, Marguerite dit avec fatigue à son fils: *"Quand tu étais enfant je t'aidais à recevoir les sacrements. Maintenant c'est à ton tour d'aider ta mère: je n'arrive pas à bien prononcer les mots, dis-les à voix haute et moi je les répète dans mon cœur"*. Ensuite, bien qu'elle eût toujours été réservée à employer des expressions affectueuses, elle rajouta: *"Dieu sait combien je t'ai aimé, je t'aimerai encore plus au ciel"*.

Du fils, la pensée passa naturellement à ces innombrables enfants campés dans la douleur, devant sa porte: *"Dis à nos chers enfants que j'ai travaillé pour eux, et que je les aimais comme une maman. Qu'ils se souviennent de moi dans la prière au Seigneur et qu'ils fassent au moins une fois la communion pour mon âme"*.

Joseph vint des Becchi, avec les mains encore pleines de terre. Et comme toutes les mères elle lui dit dans un souffle: *"Aimez-vous toujours"*. C'est son testament spirituel.

Elle mourut à trois heures du matin le 25 novembre 1856, à soixante-huit ans. Du jour de son mariage jusqu'à sa dernière heure elle avait toujours vécu ce temps en faisant la maman.

Elle fut accompagnée au Cimetière Monumental de Turin par beaucoup d'enfants qui la pleurèrent comme une vraie "Maman".

Malheureusement à ce jour, ses reliques sont perdues, mais jamais son souvenir et la notoriété de sa sainteté ne sont oubliés dans la Famille Salésienne.

Mais au-delà de l'horizon de cette pauvre vie mortelle existe une autre vie, celle que Maman Marguerite appelait la «bienheureuse éternité», et que Jésus annonça avec les paroles: «Bienheureux vous les pauvres, car le royaume de Dieu est à vous» (Lc 6, 20).

Don Bosco vit sa mère dans cette «nouvelle vie».

«En août 1860», témoigne G.B. Lemoyne, «il lui sembla la rencontrer près du Sanctuaire de la Consolation. Son aspect était très beau.

– Mais comment! Vous ici? – lui dit Don Bosco.

– Je suis morte, mais je vis – lui répondit Maman Marguerite.

– Et êtes-vous heureuse?

– Très heureuse.

– Donnez-moi un signe de votre bonheur.

Alors il vit sa mère resplendissante, ornée d'un très précieux vêtement, avec un air de merveilleuse majesté. Marguerite se mit à chanter. Son chant d'amour à Dieu, d'une inexprimable douceur touchait directement le cœur, l'envahissait, le transportait.

Don Bosco resta enchanté par cette mélodie suave. Il ne sut plus quoi dire ou demander à sa mère.

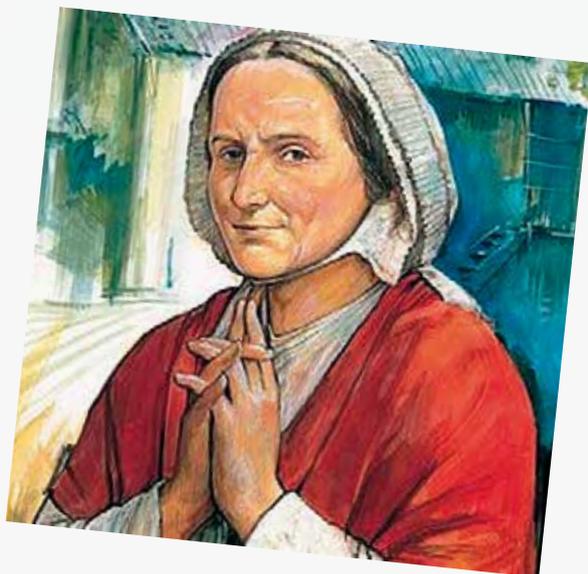
Maman Marguerite, dès qu'elle cessa de chanter, s'adressa à lui en disant: – Je t'attends, puisque nous deux nous devons toujours rester ensemble» (MB 5,267s).

Le procès de canonisation débuta seulement le 8 février 1995.

A été reconnu l'héroïsme dans l'exercice "des vertus théologiques de la Foi, de l'Espérance et de la Charité, aussi bien auprès de Dieu qu'envers son prochain, ainsi que les vertus cardinales de la Prudence, de la Justice et de la Tempérance", comme le décrit le décret promulgué par la Congrégation des causes des Saints.

Elle a été déclarée "vénérable" le 23 octobre 2006, au 150ème anniversaire de sa naissance au ciel.

Prions-là et demandons que le Seigneur lui permette de manifester sa maternité avec un miracle qui, une fois reconnu par l'Eglise, lui ouvre le chemin afin d'être proclamée Béate puis Sainte.



**Prière pour obtenir la Canonisation
de la Vénérable Marguerite Occhiena,
Maman de Don Bosco**

Nous te remercions, o Dieu notre Père,
car tu as fait
de Maman Marguerite
une femme forte et sage,
une mère héroïque
et une bonne éducatrice.
Donne -nous la joie de la voir glorifiée,
afin que resplendisse pour tous
la voie de la sanctification, vécue au quotidien
et dans l'humble service du prochain.
Pour son intercession
concède les grâces
que nous te demandons
avec un cœur confiant.
Par Jésus Christ notre Seigneur.
Amen!



Les années de Maman Marguerite

D'après «Teresio Bosco - Vita di Mamma Margherita - Elledici, Turin 2005»

1 avril 1788. Naissance de Marguerite Occhiena à Capriglio (Asti) et baptême le même jour.

28 février 1811. François Bosco, métayer à la ferme Biglione aux Becchi*, est veuf à 27 ans. Il a un fils de 3 ans, Antoine, et sa mère Marguerite Zucca à moitié paralysée.

6 juin 1812. Mariage de Marguerite Occhiena et de François Bosco à Capriglio. François est aidé par deux travailleurs dans son grand métayage.

18 avril 1813. Naissance de leur premier enfant, Joseph.

16 août 1815. Naissance de leur second enfant, Jean.

8 février 1817. François Bosco acquiert une étable dans le canton des Becchi, pour y garder ses bêtes de somme. Il acquiert également des petites parcelles de terrain.

11 mai 1817. François Bosco succombe à une pneumonie à l'âge de 34 ans.

Novembre 1817. Après que son frère Michel a "restauré" l'étable pour la rendre habitable, Marguerite s'y installe avec ses enfants en quittant le métayage et la maison des Biglione.

23 mars 1818. Décès de Dominique Bossone, mère de Marguerite.

1820-1830. Marguerite prépare ses trois enfants à la première confession et à la Première Communion.

1824. Jean fait un songe qui lui ouvre une perspective sur son avenir. Maman Marguerite y voit un présage: Jean deviendra prêtre.

1824-1826. Par l'intermédiaire de sa sœur Marianne, Marguerite parvient à envoyer Jean à l'école élémentaire de Capriglio.

1825-1826. Jean captive ses jeunes compagnons d'abord avec la lecture des livres que son maître lui prête, puis avec des jeux de prestidigitation et des acrobaties qu'il a appris dans les foires "avec la permission et l'approbation" de sa mère.

11 février 1826. Décès de la belle-mère Marguerite Zucca.

Pâques 1826. Jean fait sa Première Communion.

Février 1826 ou 1827 (?). Antoine âgé de 18 ans, ne permet pas que Jean se dédie aux études. La mère (afin d'éviter la guerre à la maison) conseille à Jean de se rendre comme ouvrier à la ferme Moglia.

Novembre 1829. Le frère de Marguerite, l'oncle Michel, met fin à l'exil de Jean, et le fait revenir à la maison. Le même mois, Jean rencontre le nouveau chapelain de Murialdo, Don Calosso, qui se propose de lui donner des cours.

21 novembre 1830. Mort subite de Don Calosso. Pour éliminer tout obstacle aux études de Jean, Marguerite entame légalement la division des biens paternels entre Antoine et ses deux frères. Jean reprend les études à l'école de Castelnuovo.

22 mars 1831. Antoine épouse Anna Rosso. Ils auront sept enfants.

Novembre 1831. Marguerite, avec son fils Joseph, déménage à la ferme de Sussambrino. Joseph commence à être paysan. Jean, avec l'accord de sa mère, va commencer les études supérieures à Chieri.

9 mars 1833. Joseph épouse Maria Calosso. Ils auront dix enfants.

30 octobre 1835. Après avoir longtemps hésité s'il fallait entrer au couvent des Franciscains, Jean entra au séminaire de Chieri avec la bénédiction de sa mère.

Octobre 1839. Après huit années passées à Sussambrino, où elle est devenue une grand-mère heureuse, Marguerite retourne avec son fils Joseph aux Becchi. Aussi bien Antoine que Joseph a construit une nouvelle maison face à la "maisonnette" où ils ont vécu enfant.

5 juin 1841. Jean est ordonné prêtre à Turin. Cinq jours après il dit sa Première Messe à Castelnuovo, il présente sa mère qui reçoit de chaleureuses félicitations du curé Don Cinzano.

1840-1846. Jean Bosco fonde à Turin son oratoire pour les enfants pauvres et abandonnés. De temps en temps il retourne aux Becchi épuisé pour se faire “remettre en ordre” par sa mère.

Juillet 1846. Don Bosco a une grave pneumonie et risque de mourir. Sa mère vient l’assister, et voit pour la première fois les “enfants de l’Oratoire” et leur amour illimité pour Don Bosco.

Guéri presque miraculeusement, Don Bosco retourne avec sa mère aux Becchi pour une longue convalescence.

Octobre 1846. Don Bosco est sur le point de retourner à l’Oratoire à Turin, et demande à sa mère de l’accompagner pour “faire la maman à ses enfants”. Marguerite accepte sans hésitation.

3 novembre 1846. Mère et fils arrivent au Valdocco, au siège de l’Oratoire.

Mai 1847. Après quelques tentatives infructueuses de recueillir dans le grenier des groupes d’enfants sans abri, Maman Marguerite accueille le premier garçon dans la cuisine. C’est le premier “interne” de ce qui sera appelé “Hospice” où “Maison annexe de l’Oratoire”. A la mort de Marguerite ils seront 90, tous orphelins ou très pauvres.

1848. Début de la première guerre d’indépendance italienne. A Turin se déchaîne la “chasse au prêtre”, et Don Bosco se sauve miraculeusement d’une fusillade et de plusieurs attentats. Un mystérieux chien, que Don Bosco nomme “le gris”, et Maman Marguerite “l’horrible bête”, sauve le prêtre du Valdocco de diverses situations dramatiques. Don Bosco, pour ne pas perdre les enfants de l’Oratoire qui vont jouer à la guerre dans les prés, organise le “grand jeu de la guerre” dans le pré de l’Oratoire. Au cours d’une bataille (en 1850?) le potager de Maman Marguerite, est piétiné. Elle fait une crise et demande à Don Bosco de la laisser rentrer aux Becchi. Mais la vue du Crucifix lui redonne courage, et elle reprend son rôle de mère pour ces enfants.

18 janvier 1849. Décès d'Antoine à seulement 41 ans.

Au cours de l'année le Piémont reprend la guerre contre les Autrichiens et il est douloureusement vaincu dans la bataille de Novara. Charles Albert démissionne. Le nouveau roi est Victor Emmanuel II.

1851-52. Don Bosco fait construire la nouvelle église de S. François de Sales.

26 avril 1852. Explosion de la poudrière de Turin, non loin de l'Oratoire. Le toit de la maison Pinardi est détruit.

1853. Pour retirer les enfants des ateliers où ils reçoivent de mauvais exemples, Don Bosco commence à construire des ateliers internes. Maman Marguerite participe activement à l'ouverture de celui de couture et de reliure de livres.

Juillet 1854. A Turin éclate le cholera qui fait des milliers de victimes. Maman Marguerite soutient l'œuvre des enfants plus âgés qui vont avec Don Bosco soigner les malades.

Automne 1854. Don Bosco ramène à la maison vingt petits orphelins touchés par le cholera, qu'il confie à Maman Marguerite.

29 octobre 1854. Dominique Savio arrive à l'Oratoire. Maman Marguerite s'aperçoit de la sainteté de ce jeune homme et dit à Don Bosco: «Tu as beaucoup de bons garçons, mais personne n'a la beauté de cœur et d'âme de Dominique».

Octobre 1856. Maman Marguerite ne se sent pas bien. Elle renonce à accompagner Don Bosco aux Becchi, et finit par se mettre au lit avec une forte toux.

24 novembre 1856. Le médecin qui vient l'ausculter diagnostique une pneumonie, maladie qui pour les personnes âgées, à l'époque, indique la fin.

25 novembre 1856. A trois heures du matin, Maman Marguerite décède.

...à l'Oratoire de Don Bosco la vie continue

9 mars 1857. Décès de Dominique Savio.

9 décembre 1859. Don Bosco communique la décision de fonder la Congrégation Salésienne.

1861. Don Bosco ouvre la première typographie.

20 octobre 1863. Don Bosco ouvre la première maison en dehors de Turin, à Mirabello Monferrato.

Septembre 1870. Première maison ouverte en dehors du Piémont, à Alassio, province de Savona.

5 août 1872. L'institut des Filles de Marie Auxiliatrice est fondé à Mornese

11 novembre 1875. La première expédition missionnaire salésienne part pour l'Argentine.

21 novembre 1875. La première maison salésienne est ouverte en dehors de l'Italie, à Nice en France.

9 mai 1876. Le Saint Siège approuve l'Association des Coopérateurs Salésiens.

1881. Début de l'Œuvre Salésienne en Espagne.

Février- mai 1883. Visite de Don Bosco en France.

14 juillet 1883. Début de l'Œuvre Salésienne au Brésil.

7 décembre 1884. Le premier Evêque salésien, Monseigneur Giovanni Cagliero.

19 mars 1887. Début de l'Œuvre Salésienne au Chili.

14 mai 1887. Consécration de la Basilique du Sacré Cœur à Rome.

31 janvier 1888. Décès de Don Bosco. Il laisse 773 Salésiens et 393 Filles de Marie Auxiliatrice.

2 juin 1929. Don Bosco est proclamé Béat.

1 avril 1934. Don Bosco est déclaré Saint.

24 janvier 1989. Le Pape Jean Paul II proclame officiellement Don Bosco " Père et Maître de la jeunesse".

23 octobre 2006. Maman Marguerite est proclamée vénérable.

INDEX

Préface	3
PREMIER CHAPITRE	
Une famille simple	7
DEUXIÈME CHAPITRE	
Mémoires de l'Oratoire de Don Bosco	15
TROISIÈME CHAPITRE	
La formation de Jean Bosco	25
QUATRIÈME CHAPITRE	
Maman pour toujours	37
Les années de Maman Marguerite	55

Prière de la Famille Salésienne à Marie Auxiliatrice

*O Marie, Mère de Dieu
et Mère de l'Église,
nous croyons que tu occupes
une place unique
dans l'histoire du salut,
et que tu es la maîtresse
et le guide de notre Famille.*

*Nous te contemplons avec joie,
et nous voulons imiter ta foi,
ta disponibilité au Seigneur
et à son projet d'amour,
ta reconnaissance,
pour les merveilles
opérées par le Père,
ta charité apostolique
et ta fidélité à l'heure de la croix.*

*Nous nous confions à toi
avec un amour filial ;
immaculée, toi qui éduques
à la plénitude du don de soi,
Auxiliatrice, toi qui infuses
le courage et la confiance
au service du Peuple de Dieu.*

*Nous te prions, Vierge sainte,
de continuer ta protection
sur chacun de nous,
sur chaque groupe né du charisme
de Don Bosco,
sur toute la Famille Salésienne
et sur tous les jeunes que tu nous confies.*

Amen.



Prière à St Jean Bosco

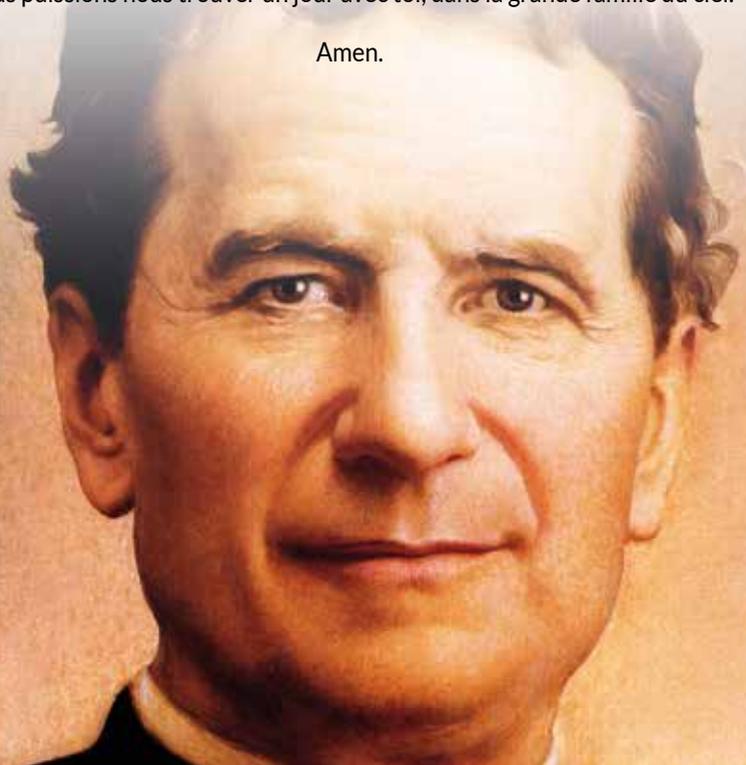
O Saint Jean Bosco,
Père et maître de la jeunesse,
docile aux dons de l'Esprit
et ouvert aux réalités de son temps,
tu as été pour les jeunes,
surtout pour les petits et les pauvres,
un signe de l'amour de Dieu.

Sois notre guide
sur le chemin d'amitié avec le Seigneur Jésus.
Nous pourrons ainsi découvrir en Lui et dans son Evangile,
le sens de notre vie et la source du vrai bonheur.

Aide-nous à répondre avec générosité
à la vocation que nous avons reçue de Dieu,
pour être, dans la vie quotidienne, des porteurs d'amour
et collaborer avec enthousiasme, en communion avec toute l'Eglise,
à la construction du Royaume de Dieu.

Obtiens-nous la grâce de vivre selon l'esprit des Béatitudes,
et fais en sorte que, guidés par Marie Auxiliatrice,
nous puissions nous trouver un jour avec toi, dans la grande famille du ciel.

Amen.



POUR DEMANDER DES GRÂCES par intercession de la Vénérable Maman Marguerite

O Dieu, Père bon et miséricordieux,
merci d'avoir donné à la Famille Salésienne
la Mère de saint Jean Bosco, Maman Marguerite.

Qu'elle soit pour nous aujourd'hui
un exemple lumineux et un soutien pour notre famille.

Fortifie le père dans sa mission,
qu'il soit un exemple d'amour et un appui sûr pour ses enfants.

Rempli le cœur de la mère d'amour et de tendresse
dans la conduite de ses enfants vers toi.

Nous te confions notre famille et nos enfants.

Que la Famille Salésienne soit toujours fidèle à ton amour, ô Père,
qu'elle continue d'être un témoin vivant des enseignements de Maman Marguerite.

Nous te demandons, par son intercession,
de nous accorder la grâce qu'aujourd'hui nous avons le plus besoin.

Vénérable Maman Marguerite, prie pour nous.

PRIÈRE pour obtenir la Canonisation de la Vénérable Marguerite Occhiena Mère de Don Bosco

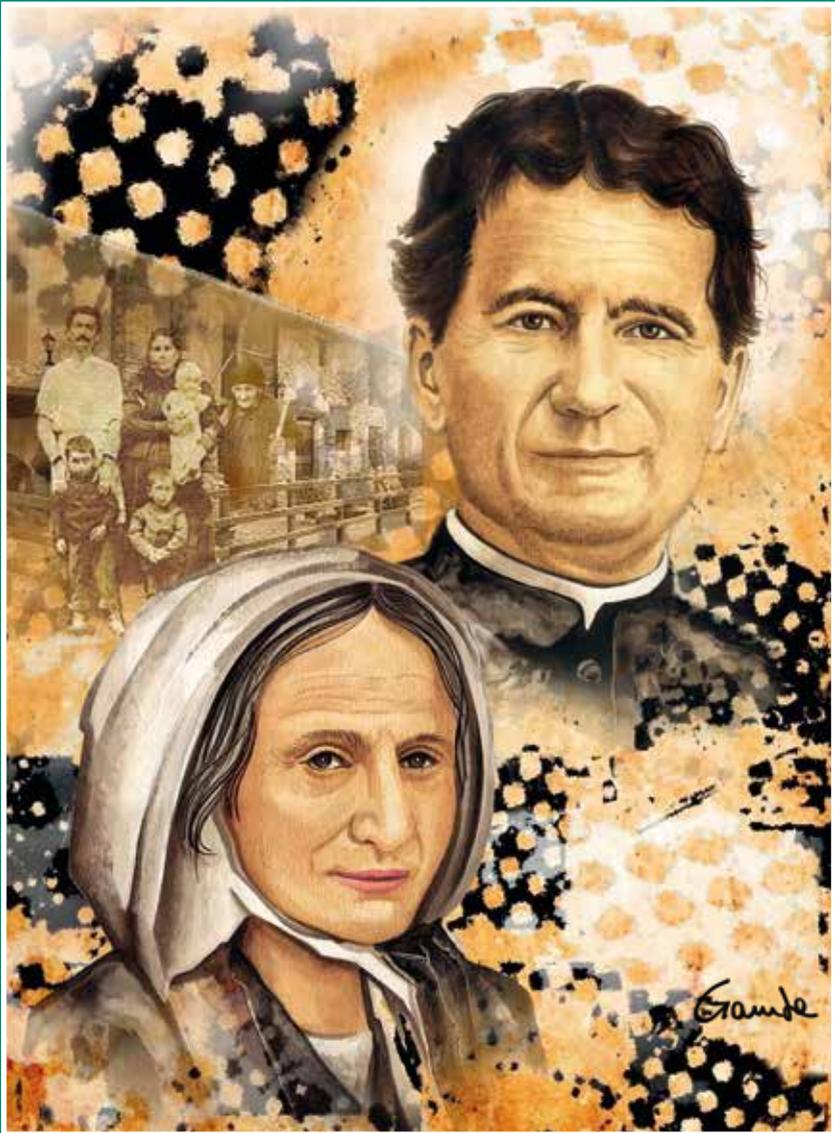
Je te remercie, ô Dieu notre Père,
parce que tu as fait de maman Marguerite
une femme forte et sage, une mère héroïque
et une sage éducatrice.

Donne-nous la joie de la voir glorifiée,
afin que resplendisse partout la voie de la sanctification,
vécue au quotidien et l'humble service du prochain.

Par son intercession
accorde-nous la grâce que d'un cœur sincère
nous te demandons.

Par Jésus-Christ, notre Seigneur.

Amen.



**SACRO
CUORE**

**Association de l'Œuvre
Salésienne du Sacré Cœur Bologne**

operasal@sacrocuore-bologna.it - www.sacrocuore-bologna.it